

**OBSERVATOIRE CEMEA,
RÉGION BASSE NORMANDIE,
ACADÉMIE DE CAEN, 2015**

Les pratiques numériques des jeunes:
quels accompagnements consolider ?

Par Sophie Jehel, maîtresse de conférences en Sciences de l'information et de la communication Université Paris 8 Vincennes Saint-Denis, chercheuse au CEMTI (Centre d'étude sur les médias, les technologies et l'internationalisation), sophie.jehel@univ-paris8.fr

Juillet 2015

1. Présentation de l'enquête 2015

Dans le cadre du dispositif « Éducation aux écrans », les réponses à 1600 questionnaires ont été récoltées en 2013, elles ont donné lieu en 2014 à une analyse des pratiques numériques des jeunes au regard des attentes que les acteurs éducatifs partagent vis-à-vis du Web : participation, production, accès à l'information et à la connaissance, mais aussi des risques qu'ils appréhendent : sous équipement, mauvaises rencontres, exposition aux images violentes, harcèlement, dépendance aux écrans...

Cinq constats se dégagent de l'enquête quantitative réalisée dans le cadre de l'Observatoire 2013-2014 :

1. Les adolescents sont très équipés et très connectés même dans des contextes socio-économiques peu favorables, et dans des filières professionnalisantes, la fracture numérique n'est en ce sens plus un enjeu pour les politiques publiques destinées aux jeunes.
2. Les activités des adolescents sont concentrées sur un petit nombre de plateformes (Youtube, Facebook, Google, Skype, Twitter), plusieurs de ces plateformes sont liées sur le plan capitalistique et cela donne un pouvoir de marché très puissant à quelques entreprises de droit américain, la diversité de l'internet n'est pas la réalité vécue par les adolescents.
3. Les réseaux sociaux numériques (RSN) jouent un rôle pivot pour les informer sur les sujets qui les concernent. Ce sont eux et en particulier Facebook que les jeunes citent comme source d'information, devant Wikipedia, et loin devant les sites d'information ou les sites des chaînes de télévision. 85% des jeunes interrogés avaient un compte Facebook, et 55% ont cité ce compte comme source d'information intéressante pour les jeunes.
4. Les adolescents ont un haut niveau d'inquiétude vis-à-vis des dangers du web (virus, utilisation des données personnelles, escroquerie, harcèlement) mais ces craintes ne font pas obstacle à leur connexion.
5. Les activités et les risques sur le web sont très différenciés selon le sexe. Les garçons jouent beaucoup plus aux jeux vidéo, les filles utilisent davantage les applications photographiques. Les garçons redoutent plutôt les spams et les virus, les filles redoutent au même niveau les faits de harcèlement (menaces,

insultes, moqueries, questions indiscrètes). Elles sont 2.5 fois plus nombreuses que les garçons à s'en plaindre.

Suite à la publication de ces résultats en 2014, des entretiens qualitatifs ont été conduits en mars 2015 auprès de 50 jeunes de 16-17 ans, fréquentant des filières professionnalisantes et ayant bénéficié du dispositif « Éducation aux écrans ». Ils permettent de mieux comprendre la configuration des pratiques et la réalité des risques encourus par les adolescents et de mieux dessiner les accompagnements à consolider. Ce sont les résultats de cette seconde enquête qui seront présentés dans ce rapport.

L'enquête qualitative réalisée en 2015 auprès de jeunes engagés dans des filières professionnalisantes a approfondi les modalités d'usage des réseaux sociaux et a permis de dresser 6 constats :

1. Le recours à l'image (photo et vidéo) dans les communications interpersonnelles est de plus en plus fréquent ;
2. Il occasionne une plus grande exposition de soi et une vulnérabilité au regard des autres, que les jeunes tempèrent en adoptant une attitude de retrait et en limitant le nombre de leurs amis sur certaines applications (Snapchat en particulier);
3. Il permet aussi des pratiques « d'espionnage » devenues courantes, sur le fil d'actualité de Facebook ou sur les « stories » de Snapchat ;
4. Les RSN sont consultés le plus souvent sur le téléphone portable, les notifications rythment le temps de beaucoup de jeunes et suscitent une sensation d'envahissement et d'ennui. La déconnexion qui s'impose pour des raisons externes (établissement mal connecté, téléphone qui se casse) est souvent vécue comme une libération ;
5. L'accès à l'information sur le fil d'actualité des RSN propose pêle-mêle des « actualités » totalement disparates, informations privées sur la vie des copains, alertes diffusées par les médias d'information auxquels sont abonnés les adolescents (Le Monde, le Figaro, Ouest France...), les vidéos de gags ou de bastonnades recommandées par les contacts Facebook.
6. Le harcèlement sur les RSN est fréquent, les adolescents se sentent démunis pour y faire face, écrasés par le sentiment de faire partie d'une foule et de ne pas pouvoir faire grand-chose ; le conformisme au groupe les incite souvent à rendre les filles qui en sont victimes responsables des malheurs qui leur arrivent.

Quelques éléments de bilan du dispositif Éducation aux écrans ont également pu être dressés ainsi que des pistes pour l'accompagnement des jeunes :

- Si les adolescents ont très largement apprécié le dispositif « Éducation aux écrans », qui leur a permis d'avoir des moments pour comprendre mieux Internet, s'ils en ont toujours tiré des enseignements pour mieux réguler leurs pratiques dans le sens de la prudence, ils sont unanimes à désigner le collège comme une période de forte dérégulation, et il apparaît clairement qu'ils auraient encore besoin d'accompagnement pour « faire le tri » des contacts (selon leur expression) mais aussi des informations.
- Pris dans un flux d'activités souvent pulsionnelles, ils ont besoin d'aide pour prendre le temps de la réflexivité, diversifier leurs pratiques numériques, les sites fréquentés, et acquérir plus de confiance pour utiliser les RSN d'une façon qui leur soit favorable.

Ces différents éléments seront développés dans le rapport présenté ci-dessous.

Caractéristiques et objectifs de l'enquête

9 entretiens semi-directifs d'une heure ont été passés auprès de jeunes de 16 à 18 ans fréquentant des filières professionnalisantes. Les groupes étaient constitués de 5 jeunes, à l'exception d'un groupe de 10. Au total, 50 jeunes ont participé à ces entretiens. Ils ont eu lieu les 19 et 20 mars 2015 en Basse-Normandie, dans un Lycée professionnel, auprès de filières technologiques d'un Lycée Général et Technologique et auprès de 4 filières différentes de CFA. La parité fille-garçon a été respectée.

Cet échantillon ne prétend pas être représentatif d'une tranche d'âge, il vise à éclairer les résultats de l'Observatoire quantitatif de l'année précédente et à aider à comprendre les attitudes des jeunes engagés dans des filières professionnalisantes vis-à-vis des activités proposées par les plateformes numériques, en particulier leur perception des enjeux de la publication de soi. Peu de données sont disponibles sur les jeunes de milieu populaire. Les études sur les jeunes et le numérique, les rapports officiels disponibles ont tendance à agréger les données relatives aux jeunes comme s'il s'agissait d'une catégorie homogène. Or, la participation à des espaces publics qui mêlent image publique

et vie privée présente des difficultés particulières pour des jeunes issus des milieux populaires, dont les parents ont des réseaux personnels peu étendus (Granjon, Lelong 2007). Les réseaux numériques des jeunes de milieu modeste ont au contraire des pratiques de « capitalisation » d'amis très ostentatoires (Observatoire 2013-2014). La mauvaise gestion de l'image de soi sur ces réseaux peut cependant renforcer les handicaps sociaux notamment dans la recherche d'emploi, hypothèse qui conduit à rester méfiant vis-à-vis de la notion « d'ascenseur numérique » qui ferait croire à une mobilité sociale mécaniquement favorisée par le web (Jehel 2015).

La confidentialité et l'anonymisation des témoignages ont été promises à tous les participants aux entretiens. Tous les prénoms ont donc été modifiés, le nom des établissements restera également confidentiel.

L'objectif de l'enquête était de creuser 4 dimensions des pratiques numériques des adolescents apparues dans l'Observatoire de 2013-2014 :

- l'utilisation des réseaux sociaux numériques et les modalités de publication de photos (ou de vidéos),
- les inquiétudes des jeunes et en particulier des filles vis-à-vis du risque de harcèlement,
- les apports de la formation Education aux écrans, perçus par les jeunes un an après ou plus,
- la création de blogs ou de sites.

La création de blogs ou de sites web était en effet apparue dans les réponses d'un tiers des adolescents (35% en moyenne et 40% des filles), elle pourrait faire partie des usages experts des jeunes favorisés par le web. Ce point ne sera cependant pas développé dans le rapport, car les échanges en direct avec les adolescents ont montré qu'il s'agissait de pratiques révolues, se référant à des expériences datant du collège notamment sur le site de Skyblog. Les quatre axes ont constitué la trame directrice des entretiens avec les jeunes. Selon leur appétence pour telle ou telle plateforme, les entretiens ont pu développer davantage certaines questions.

L'image constitue un mode d'expression et de communication privilégié pour les adolescents interrogés. Elle est au cœur des modalités de publication de soi et des autres, au cœur aussi des phénomènes de harcèlement, qui viennent stigmatiser une personne sur son image, physique et sociale. Les images publiées sur les réseaux sociaux viennent prendre place dans des dispositifs qui organisent une surveillance généralisée et consentie dont le harcèlement n'est au final que la face la plus sombre. Comprendre les modalités de publication de

soi sur les réseaux sociaux nous amène à interroger les stratégies des jeunes vis-à-vis des formes de surveillance auxquelles ils participent activement, soit comme pourvoyeurs d'informations et d'images, soit comme spectateurs de ces images, dans un « panoptikon » géant. L'analyse de leurs modalités de communication sur les réseaux sociaux nous a conduite à explorer le dispositif particulier du fil d'actualité, qui leur sert de support et la diversité des images qu'il leur propose.

2. La place prépondérante de l'image dans les activités numériques des adolescents

Si le web se compose aussi bien de textes que d'images, les pratiques des adolescents rencontrés sont particulièrement tournées vers les images numériques. La plupart des activités réalisées sur le web sont de l'ordre du divertissement ou de la communication interpersonnelle, mais elles n'excluent pas des formes d'apprentissage. Seront ici envisagées des activités qui peuvent aussi bien passer par une plateforme d'hébergement de contenus comme YouTube que par une plateforme de réseau social comme Facebook ou Twitter, sachant que ces trois sites sont les plus fréquentés par les adolescents (cf. Observatoire 2013-2014). Nous ne cherchons pas ici à entrer dans le détail de chaque type d'activité qui passe par l'image mais plutôt à donner une idée de la variété de ces activités. Une des plateformes qui ne figurait pas dans la trame du questionnaire utilisé en 2013 est Snapchat. Sans que l'on dispose de statistique à son égard, elle est devenue en 2015 une application utilisée par une majorité des adolescents interrogés. Elle a la particularité de promettre l'effacement des images au bout de 1 à 10 secondes selon le choix de l'utilisateur.

1.1 Diversité des activités réalisées par l'image

Apprendre par l'image

Un certain nombre d'adolescents inscrits dans des filières professionnelles reconnaissent acquérir des compétences grâce aux tutoriels qu'ils trouvent sur YouTube. Certes seule une minorité des jeunes interrogés le mentionne, mais la nature des activités qu'ils évoquent est assez diversifiée. Jacques apprend à faire des photos, Coline à jouer du piano, mais aussi à faire du maquillage artistique, ou des coiffures. Alice apprend à faire des bijoux avec les pages de la marque de pâte à modeler FIMO. Plusieurs filles indiquent qu'elles regardent des vidéos de sport à faire chez soi, Louise, de façon plus pointue, pour se muscler les bras. A les entendre, la consultation des tutoriels vient compléter voire remplacer une formation. Léo déclare utiliser YouTube comme son « safari », c'est-à-dire que dès qu'il cherche quelque chose, il utilise cette plateforme comme un moteur de recherche. Il le fait pour des questions qui concernent aussi bien la cuisine (sa filière professionnelle), que la voiture, la moto, ou l'ordinateur. Pour d'autres, le visionnage de vidéos de compétitions vient mettre à jour les

connaissances dans des domaines sportifs pratiqués par ailleurs : l'équitation pour Maelle, le hand pour Camille, le skate pour Jacques.

Rire et musique sur YouTube

YouTube est la plateforme qui donne accès à des contenus qui jouent un rôle clé dans la culture jeune, à commencer par l'humour. Ils visionnent volontiers les vidéos des humoristes suivants : Cyprien, Norman, Djamel Debbouze, Studio Baggel, laconnasse, Jojo Bernard, Squeezy, Remi Gaillard, Jeff Paraclock, le Marrakech du rire, Gad el Maleh.

Ils y écoutent également de la musique, hip hop, techno, rap. Les entretiens n'ont pas approfondi cette activité. Ils regardent aussi des parties de jeu vidéo. Ils peuvent enfin y suivre leurs stars dans la musique, l'humour, ou le sport. Les filles peuvent être très admiratives de YouTubeuses comme Enjoy Phenix : « une fille comme nous, dit Léa, mais son travail entre guillemets c'est de faire des vidéos, elle gagne sa vie comme ça ». Elle a 20 ans et son livre est effectivement un succès de librairie. Camille s'est abonnée à ses actualités aussi bien sur YouTube, que sur Facebook, ou Instagram.

Jeu et programmes audiovisuels sur le web

L'Observatoire 2013-2014 avait rappelé que les jeux vidéo sont une activité très répandue chez les garçons, bien plus que chez les filles à cet âge, puisque c'était une des activités préférées par 57% des garçons et par seulement 18% des filles. Mais c'est l'activité principale de Lupa sur le web. Elle joue à *Aura Kingdom* avec son copain et dit pratiquer « tous les MMORPG¹ ». Les adolescents ont de nombreux jeux accessibles sur leurs téléphones : notamment le dernier en vogue, *Clash of Clans*, un MMO² gratuit. Tonio y passe environ 2 heures par jour et il n'est pas le seul. D'autres jouent à *CSR Racing*, *Zig Zag* ou *Minecraft*, sans compter des jeux plus basiques et assez addictifs comme *Candy Crash*.

Les plateformes du web, via les applications sur téléphone, ou sur ordinateur, viennent récupérer des activités et des goûts qui s'étaient développés sur d'autres

1

¹MMORPG : Massively Multiplayer Online Role Playing Game.

2

²MMO : Massively Multiplayer Online Game.

médias. C'est le cas des jeux vidéo, puisque la plupart des adolescents d'aujourd'hui ont commencé à jouer sur des consoles portables (Gameboy, PSP...), les Playstations elles-mêmes sont ouvertes sur internet, notamment pour les jeux en réseau, et la plupart des joueurs jouent à la fois sur l'ordinateur et le téléphone, voire sur la PlayStation (qui semble toutefois réservée aux plus impliqués).

Les univers médiatiques sont poreux. Les jeunes viennent retrouver sur le web des contenus qu'ils connaissent par ailleurs, notamment de leur visionnage télévisuel. Ils cherchent sur internet des séries qu'ils ont aimées à la télévision, ou des rappeurs qu'ils peuvent écouter sur les chaînes musicales. Une adolescente dit avoir gardé de son visionnage de la chaîne *June*, une chaîne pour filles dans sa préadolescence, un goût pour série *Pretty little liar* qu'elle regarde maintenant sur le web. L'interpénétration des références entre le web et la télévision est aussi travaillée par les opérateurs et en particulier par les chaînes quand elles vont proposer une émission à un animateur de radio comme l'a fait M6 à Guillaume Pley de NRJ. En 2012 Canal + avait approché les humoristes Norman et Cyprien pour participer au *Grand journal*.

Consulter et produire des images

Sur les différents réseaux sociaux, la principale activité des adolescents est de consulter, d'écrire des messages et de diffuser des images. La publication sur internet de textes développés, de récits, n'a jamais été évoquée spontanément.

Les applications les plus souvent mentionnées (Snapchat, Messenger sur Facebook, Facebook, Instagram, Twitter, Vine) sont celles qui permettent d'échanger en direct, soit par écrit, soit par image, ou de publier messages ou images. L'écrit peut donc être utilisé mais dans des usages utilitaires préférentiellement. C'est un changement important par rapport à la décennie précédente marquée par la publication de massive de blogs chez les adolescents, voire les préadolescents. Ces blogs étaient déjà très formatés et faisaient une large place aux images, mais le texte venait souvent expliquer la démarche de publication, voire se suffisait à lui-même dans une démarche de mise en récit de soi et de présentation de ses proches (cf Cardon, Delaunay-Teterel 2006).

Les entretiens ont fait apparaître que pour les jeunes interrogés les blogs ne représentent plus une activité actuelle, mais leur rappellent systématiquement des expériences menées au collège, qui leur paraissent très loin aujourd'hui. Pour ces jeunes, les plateformes de réseaux sociaux ont remplacé intégralement leurs blogs.

La production d'images de soi ou des autres est une activité essentielle sur les réseaux sociaux. Elle est devenue une forme usuelle de communication. Les adolescents continuent certes à utiliser des messageries instantanées (Messenger, Skype) et des messages SMS sur leur téléphone portable, mais Snapchat, Facebook, Instagram, Twitter leur proposent de communiquer par l'image, fixe ou vidéo, et cette fonction leur paraît de plus en plus indispensable. Les entretiens passés avec les jeunes nous ont permis de mettre en évidence quelques-unes des modalités du « travail » de la sociabilité des jeunes par les technologies de la communication qu'évoque Christian Licoppe à propos de l'émergence des SMS (Licoppe, 2002 :40) :

« Ces vagues d'adoption de différentes technologies et services de communication interpersonnelle [que sont l'adoption des téléphones mobiles, puis la généralisation des sms] constituent autant d'opportunités et de contraintes nouvelles pour entretenir des relations distribuées sur des formes d'autant plus variées d'interactions médiatisées. Mais chaque dispositif ne vient pas simplement s'ajouter aux autres, ni son usage se substituer à un usage concurrent. C'est l'ensemble de l'économie relationnelle qui est travaillée à chaque fois dans son ensemble par la redistribution du paysage technologique dans lequel se joue la sociabilité interpersonnelle. »

Les plateformes Facebook, Twitter, Snapchat, Instagram utilisées par une majorité des adolescents rencontrés, ont placé l'image photographique et instantanée au cœur de leur moteur de croissance et ont transformé les modalités des échanges communicationnels. Certains adolescents ont reconnu y passer tout leur temps. Ces usages, « travaillés » par les applications proposées par les grandes plateformes, viennent imprimer un nouveau statut aux images, qui transforme à son tour les formes de communication.

Transformation des modalités de communication et réduction des statuts de l'image

Caractéristiques de la communication par l'image : plus rapide que l'écrit, immédiate et fusionnelle

La plupart des images produites et diffusées par les adolescents sur les réseaux sociaux sont destinées à un public particulier : celui du réseau de contacts qui est différent sur chaque plateforme. Ces images publiées peuvent donc être interprétées principalement comme une modalité de communication interpersonnelle. Cette modalité de communication est favorisée sinon induite par le fait que le téléphone portable est devenu depuis 10 ans un appareil photo dont la qualité ne cesse de

s'améliorer. La publication sur les plateformes est facilitée par le téléchargement d'applications qui s'insèrent au cœur de la pratique photographique.

Nous avons donc interrogés les adolescents pour comprendre quel intérêt ils voyaient dans le fait d'échanger des images dans le cadre de communications interpersonnelles. Cela nous permet ici de préciser quelques caractéristiques de la communication par l'image sur les réseaux sociaux numériques, telles qu'elles émergent dans le discours des adolescents rencontrés.

L'argument le plus souvent mis en avant par les adolescents est celui du caractère pratique de la communication par l'image fixe ou vidéo. Ce qui leur plaît, c'est que cette forme de communication serait plus rapide que l'écrit : « 10 secondes de vidéos, c'est déjà énorme [par rapport à ce qu'on peut dire et écrire dans un message] : le temps qu'on va écrire, on va parler 5 fois plus ». Envoyer des images permet d'aller d'autant plus vite, qu'on peut « faire plusieurs choses en même temps », s'insérant dans les pratiques médiatiques multi-taches, observées depuis près de 20 ans.

« On fait ça entre deux choses »

« On fait une leçon, on va répondre, on va sur Instagram, on regarde une vidéo dans le canapé, on envoie une vidéo »

L'objectif est d'aller assez vite pour coller à l'instant, à la pensée immédiate ou à l'action dans laquelle on est. Les réseaux sociaux via les applications photographiques s'infiltrèrent ainsi dans tous les pores de la vie, dans les instants les plus quotidiens et les plus intimes. Les photos envoyées peuvent compléter des conversations ou les remplacer.

Ils permettent de maintenir une connexion en continu avec les copains proches. Ces publications sont en effet la plupart du temps destinées à des réseaux relativement resserrés d'amis. Les adolescents ont assuré pouvoir parfaitement choisir les destinataires des photos et ne pas le faire de façon large ni automatique.

Ces objectifs ne sont en soi pas nouveaux, ils étaient déjà largement présents dans les communications téléphoniques (cf Licoppe 2002). Être présent à distance, être proche quand on est loin, fait partie des fantasmes médiatiques les plus anciens (cf Delavaud 2009). Des plateformes comme Snapchat accélèrent encore les délais entre la production de l'image, sa diffusion, sa réception, ils diminuent l'attente et la frustration de l'absence.

Nathan : « *c'est mieux d'avoir un visuel, c'est plus attrayant, on voit le visage* », le message accompagné d'un selfie permet de vivre avec l'autre à distance comme si on était à côté de lui.

Pour Yogui, l'échange de photos est une nouvelle forme de communication : « *on parle avec des copains en photo, histoire de parler de manière différente, avec les visages* ».

Il s'agit à la fois d'une forme d'ubiquité, être loin sans quitter la personne, ce qui procure le sentiment de profiter de sa présence à distance :

« On sait ce qui se passe dans une soirée, on sait ce que fait la personne quand elle nous parle, du coup on la voit » (Jacques).

Les soirées sont le moment où l'on va envoyer le plus de snaps, puisque les péripéties vont donner une matière à reportage permettant aux absents d'être tenus au courant.

La communication par l'image, dans les dispositifs des réseaux sociaux numériques utilisés par les adolescents favorise de ce fait des relations fusionnelles, dans lesquelles il est attendu que l'autre s'offre en permanence au regard. Pour autant, les images ne relèvent pas toutes du même régime esthétique, elles n'ont pas toutes le même rôle.

Des régimes esthétiques différents : le beau, le dérisoire, et l'événementiel

Les adolescents qui ont plusieurs comptes, ont souvent une utilisation spécifique de chaque plateforme. Les images qu'ils y publient ont pour eux une valeur esthétique différente. On en distinguera trois : le régime du beau, qui est aussi celui des images durables que l'on souhaite immortaliser ; le régime des images éphémères, qui sont aussi des images drôles et souvent de l'ordre de la dérision ; et celui des images prises sur le vif, qui attestent d'une réalité, d'un événement.

Instagram par exemple est la plateforme du beau, où l'on publie des images pour immortaliser des moments esthétiquement réussis. On y va pour savourer les images. Plusieurs filles « adorent » Instagram pour y voir des images « belles » sur lesquelles on peut s'arrêter. Cela correspond d'ailleurs à la stratégie de la plateforme qui valorise les photos intemporelles notamment à vocation touristique. Ventura va publier sur Instagram des photos de sa séance de saut à Eole aventure, ou la vidéo d'un concert. D'autres filles vont publier des photos de beaux objets, de bijoux par exemple.

En revanche sur Snapchat, les photos publiées relèvent de la consommation rapide, on pourrait comparer cette plateforme à un fastfood de la photo. Les images qui y sont publiées correspondent souvent au régime de l'éphémère et du dérisoire. Contrairement au stéréotype diffusé par les médias à l'occasion de la couverture de faits divers dramatiques qui voudrait que les photos échangées soient essentiellement

de nature sexuelle, les adolescents considèrent que les photos qui circulent le plus sont des grimaces, des autoportraits où l'on se ridiculise pour faire rire les copains. Les témoignages recueillis ont été concordants et semblent tout à fait crédibles. La veille de l'entretien, Léa a fait comme souvent une trentaine de snaps, sans compter les vidéos. Ce sont « des photos de [sa] vie », des photos « drôles » prises à la va-vite.

Un troisième type d'images circule, celles qui attestent d'un événement. S'il a une forte valeur esthétique, s'il s'agit d'un voyage lointain, on va plutôt le mettre sur Instagram ou Facebook, mais s'il s'agit d'un événement quotidien, on va le publier plutôt sur Snapchat. La veille de l'entretien, Valentin a envoyé « 50 snaps » parce qu'il venait d'avoir de nouvelles chaussures de foot.

Les adolescents participent à des concours de photo, et se font parfois repérer par des blogueurs semi-professionnels. Suite à la publication de photos de chaussures sur Instagram, Perle et Anna se sont fait repérer par le site «chictalons » qui leur a demandé de leur envoyer des photos, et depuis elles participent au concours de la plus belle photo de chaussure.

Les applications photographiques se livrant une vive concurrence, la répartition des différents régimes d'image n'est cependant pas rigide. Ainsi sur Snapchat, les adolescents apprécient aussi la facilité d'utilisation de filtres, la possibilité de faire des photos avec un décor intégré : selon la saison, ce sont des sapins à Noël ou le carnaval de Rio en février... Des images correspondant à des régimes très différents (images prises sur le vif, ou montages à vocation esthétique ou humoristique) peuvent donc se retrouver sur les mêmes plateformes.

Rares sont ceux qui évoquent Youtube comme plateforme de publication. C'est ce que fait Coline, avec beaucoup de modestie néanmoins, elle poste sur YouTube ses propres chansons mais, dit-elle, juste pour des raisons pratiques, parce que c'est plus simple à télécharger pour ses amis.

La réduction de l'image à la communication d'un message simple

Les images échangées dans les communications interpersonnelles relèvent essentiellement du registre indiciel si l'on se réfère à la typologie de Peirce qui répertoriait trois types d'images, indices, icones, symboles. Ce sont des images qui se donnent pour être immédiatement compréhensibles. En tant qu'indices, elles viennent attester d'une réalité. Pour les adolescents leur signification ne fait [à notre étonnement] aucun doute. Si une copine envoie une photo de chaussure (objet de multiples attentions), l'ensemble du groupe est formel, le récepteur de la photo

comprendra le sens de la photo, « elle vient d'acheter cette paire », ou « elle va courir ». S'il est nécessaire, l'expéditeur ajoutera un mot, « c'est mieux avec un mot », mais dans le contexte, le sens ne pourrait échapper au destinataire.

Cette valeur indicielle peut être réduite au minimum, quand il s'agit juste d'attester que c'est bien la personne qui parle, et elle envoie un selfie. Le selfie est alors censé être amusant pour la personne qui le reçoit, à l'instar des nombreuses vidéos de gags qu'ils consultent régulièrement : « On voit sa tête, on fait des grimaces » résume Stéphanie.

La dimension indicielle, qui fait de la photo la preuve d'une réalité dont elle est une trace, se double d'une signification communicationnelle de partage d'émotion. La communication par l'image ne cherche pas à développer un sens, un propos, mais à transmettre un message très simple, et à faire partager une émotion. Le groupe d'amis est censé partager la joie de la paire de chaussure achetée, celle d'une compétition sportive gagnée, ou le rire devant un autoportrait comique.

Les adultes ont l'idée que les images les plus partagées sont des selfies, sans doute parce que ce sont celles que l'on remarque le plus dans l'espace public, mais les entretiens ont montré que les photos d'objets étaient parmi les plus courantes :

« On n'est pas obligé de mettre son visage, on peut mettre des chaussures »

Tous les groupes interrogés ont donné la photo de chaussure comme exemple d'objet souvent échangé. Filles et garçons s'entendent à ce propos :

Jacques atteste : « un des rares trucs que j'enverrai c'est des chaussures, je ne me vois pas envoyer des chaussettes »

L'image vient alors participer à la fétichisation de cet objet. Les garçons sont très accros aux chaussures, Yogui en a 20 paires, mais il a toujours besoin d'en acheter d'autres, Léo met ses photos de chaussures sur Instagram. On peut y voir l'impact des publicités de chaussures de sport ciblées sur la jeunesse, dont Nike est sans doute le parangon. C'est ce type de pratique que les marques cherchent aujourd'hui à développer sur le web en tant que « publicité native », une forme de publicité réalisée par les consommateurs eux-mêmes. Elle est d'autant plus précieuse qu'elle susciterait davantage la confiance des internautes parce qu'elle n'émane pas directement de la marque et que sa dimension publicitaire échappe aux internautes. Ventura voit sur son fil d'actualité des vidéos de « chaussures qui viennent de sortir », ce sont des gens dont elle a liké la page, qui prennent en photo leurs pieds, mais elle déclare « ce n'est pas de la publicité ».

Ventura a aussi un chien tout jeune dont elle est fière, les autres camarades l'envient, c'est un sujet de photo inépuisable. Mais pour les autres filles, comme Léa, les ongles constituent un sujet de publication régulier sur Instagram. Il s'agit d'un thème très présent sur la plateforme, dans lequel la publicité native peut également se déployer.

Avec ce type d'image, la communication verbale est réduite au minimum. Sur Snapchat les photos peuvent être accompagnées d'« une petite phrase, 6 ou 7 mots sur la photo ». Mais parfois un mot suffit à contextualiser la photo d'un devoir de droit avec en gros : « Galère ». On peut aussi demander de l'aide et photographier simplement le devoir d'espagnol, ou montrer aux copains/copines le programme de télé qu'on regarde.

L'image peut aussi être un simple décor pour le mot qui exprime la pensée du moment réduite au minimum. Un des groupes donne en exemple un jeune qui attendait des copains et leur envoie une photo d'un postérieur, avec « qu'est-ce que vous foutez ? », en forme de rébus.

On peut donc distinguer quelques nouveaux traits de la communication par l'image, fixe ou animée favorisée par les applications photographiques:

- *Il s'agit d'une communication à partir d'indices pris dans la réalité, sans qu'une retranscription en soit proposée ;*
- *L'objectif de la communication est de coller à la réalité, à l'émotion de l'instant, la vitesse de la communication est privilégiée, le caractère éphémère de ces images qui ne restent pas affichées accélère encore la rapidité de leur production ;*
- *Le nombre de mot employés est sensiblement réduit : avec la photo on peut mettre entre 20 et 30 caractères, par exemple avec une photo de cuisine, « c'est trop bon ce que je mange ». Certains sont conscients de la réduction que cela impose à leur pensée et à leur conversation et combinent sms et snaps, c'est la spécialité de Jules qui a déjà fait plus de 8000 snaps, en 1 an et demi.*
- *Ces images-messages sont un moyen de diffuser une publicité discrète au plus près des consommateurs, qui ne l'identifient pas comme telle et participent aussi gratuitement à la communication des marques.*

3. Exposition de soi sur les RSN et modalités de contrôle

Les adolescents rencontrés ont pratiquement tous un compte sur un réseau social. Ce qui diffère entre eux c'est le nombre de réseaux sociaux utilisés et l'intensité de leurs pratiques de publication. Facebook suscite des réticences, mais il est adopté par quasiment tous les jeunes. Ils sont tous au courant des différentes plateformes les plus fréquentées par les jeunes, qu'il s'agisse de Snapchat, Twitter, Instagram. Mais un certain nombre reconnaît qu'ils n'ont ouvert un compte sur Twitter ou Instagram que parce que c'était la mode, et qu'ils n'en comprennent pas l'intérêt. La plupart d'entre eux consultent leur compte sur leur téléphone portable. Ils y sont donc connectés en permanence, parce qu'à chaque alerte, leurs téléphones s'ouvrent sur des notifications.

2.1 Entre publication de soi et volonté de contrôle

Les adolescents n'ont pas tous la même attitude sur les réseaux. Certains sont plus tournés vers l'exposition de soi, la publication de photo, pratique qui vient conforter leur image de soi, d'autres sont plus discrets, par méfiance ou goût de l'intimité. Mais même quand ils sont prudents sur Facebook par exemple, ils peuvent adopter des comportements bien plus imprudents sur un autre réseau social qui leur semble assurer mieux leur confidentialité comme Snapchat, ou Twitter.

Des expositions égocentriques pour une minorité (de filles)

Les filles sont plus intéressées par les applications photographiques. Les normes sociales de genre, la nécessité de soigner leur apparence, la fragilité relative de leur ego, un besoin plus grand de reconnaissance et de réassurance explique sans doute ce résultat observé l'an dernier³.

Au cours des entretiens, certaines vont faire état de publications nombreuses sur les réseaux sociaux. Est-ce un effet du groupe et de la présence de garçons, elles ne sont pas majoritaires. Stéphanie reconnaît que ses publications sont « assez égocentriques » centrées sur elle et son copain, Ventura publie des photos d'elle, de sa

3

³36% des filles déclaraient utiliser des applications photographiques comme Instagram, Tumblr, Pinterest, et seulement 17% de garçons, ces chiffres ne sont à prendre ici que comme indication du différentiel des pratiques entre filles et garçons car le développement de Snapchat a modifié et considérablement accru les échanges de photographies.

famille, et de son copain. Comme le dit Christine, mettre des photos de soi, « c'est la base ». Sur Facebook même les moins publiants vont poster des photos de vacances.

Quand elles sont précautionneuses dans leurs publications, elles diffusent plutôt leurs photos sur Instagram avec un nombre de destinataires limité. Quand elles en sont fières, elles peuvent aussi les diffuser sur leur « story », qui reste affichée une journée sur Snapchat. Les filles s'exposent donc davantage, et sont de ce fait souvent soupçonnées de s'exposer de façon moins prudente (cf 6. Banalisation du harcèlement sur les RSN infra p 37)

La discrétion et le retrait : une attitude majoritaire sur Facebook

Les adolescents ont tenu dans l'ensemble à manifester une prudence dans leurs publications. Ce n'est pas un résultat surprenant, Danah Boyd a mis en évidence le souci exprimé par les adolescents de préserver leur vie privée (Boyd 2014). La majorité des jeunes interrogés disent qu'ils regardent les publications qui leur arrivent sur leurs différents comptes, et en particulier sur Facebook, mais sans publier eux-mêmes. Bérangère publie très peu. Martine qui consulte toutes les heures ce qui se passe sur son compte, « ne marque rien, je n'ai pas envie que les gens sachent ma vie ».

Louise semble ne rien poster, ou « ne plus rien poster ». Les attitudes de retrait se généralisent en lycée, après des années collège très exposées. La prudence affichée est probablement le résultat d'une certaine expérience. Régine ne poste presque jamais de photo, même si elle aime bien regarder les autres. Pleine de bon sens, elle déclare : « Elles [mes copines] me connaissent, j'ai pas besoin de leur envoyer ma tête », Mauricette lui a quand même installé Snapchat sur son portable pour qu'elle reçoive ses photos.

Les adolescents rencontrés déclarent ne publier que rarement. On peut rapprocher ce constat de l'enquête Algopol (2015) qui se propose d'analyser les réseaux personnels des internautes. Regarder sans publier est l'attitude de la majorité des utilisateurs de Facebook, selon ses premiers résultats auprès de plus de 12000 utilisateurs de tous âges et professions. Les chercheurs d'Algopol distinguent trois attitudes principales sur le RSN : publier chez soi, publier chez les autres, regarder sans publier. Le troisième groupe correspond au plus gros bataillon : 58% de l'échantillon des 12000 volontaires, 68% d'un échantillon représentatif⁴. Les lycéens

de l'enquête Algopol publient moins que les autres groupes d'âge mais utilisent davantage le « j'aime ».

Il faut sans doute nuancer cette affirmation en fonction de la nature iconique ou textuelle des publications. Les premiers résultats de l'enquête Facebook publiés par l'Observatoire du GIS M@rsouin auprès de 2000 utilisateurs de Facebook montrent que la diffusion de photos sur Facebook diminue avec l'âge et que les 15-24 ans en diffusent le plus⁵.

La construction de réseaux étendus sur Facebook

Sur Facebook, le nombre d'amis explose. C'est sans doute une des motivations à leur relative prudence dans les publications. Comment échanger en privé des photos sur un réseau de plusieurs centaines d'amis ? Les adolescents affectent souvent une certaine nonchalance quant au nombre d'amis commençant souvent par répondre « je sais pas ». Trace d'une prudence depuis qu'on leur a dit de faire attention au choix de ces « amis » ou indifférence réelle ? Il sera difficile de départager. Bella pense avoir 300 amis « Oui, je sais pas exactement, en gros 300 ». Mickael se souvient du temps où il avait « 300 amis et des bananes ». Max a 500 amis, après avoir fait « le tri » et il n'en veut « pas davantage », déclare-t-il oubliant qu'il n'a que 16 ans et que son réseau va forcément s'étendre. Ils reconnaissent souvent ne pas tous les connaître et devoir faire le tri un jour. L'efficacité du tri n'étant pas toujours nette. Ainsi Nicolas a 1000 amis mais prétend que « depuis 2-3 ans, [il fait] attention, [il] ne garde que ceux qu' [il] connai[t] ».

La capitalisation d'amis ne revêt pour la plupart pas de sens particulier. Interrogés pour savoir qu'il est important d'avoir beaucoup d'amis, la plupart répondent que « non ça ne change rien ». Ils restent pourtant pris dans une spirale inflationniste qu'ils semblent avoir du mal à maîtriser, malgré les assurances données. L'exploration systématique par les plateformes des carnets d'adresse⁶, l'incitation quotidienne des algorithmes à se connecter avec tous ceux avec qui on

⁵ L'enquête menée Ces résultats sont consultables sur le site de Algopol : <http://algopol.humanum.fr/appresults/six-profil-de-pratiques-sur-facebook/>

5

⁶ Le panel de l'enquête est représentatif des inscrits de 15 ans et plus, selon la méthode des quotas. Les résultats sont accessibles sur le site : http://www.marsouin.org/IMG/pdf/facebook_premiers_resultats.pdf

6

⁶ Facebook n'en fait pas mystère sur ses pages « privacy ».

partage des contacts expliquent cette inflation et le détachement des adolescents interrogés, les réseaux les plus étendus sont en effet faciles à construire dans ce contexte.

Le choix des réseaux : en partie raisonné

Les adolescents rencontrés ont une idée assez précise des utilisations qu'ils font des différents réseaux, lorsqu'ils ont plusieurs comptes. Lorsqu'ils publient des photos pour que tous puissent les voir, ils le font sur leurs « stories » sur Snapchat, sur Instagram ou sur Facebook. « Ce qui est sur Instagram, tout le monde peut le voir » dit Nathan. Ils semblent ainsi avoir une claire conscience de la publicité offerte par ces espaces.

Preuve de leur réflexion sur le fonctionnement de ces plateformes, ils y construisent des réseaux de taille différente : sur Facebook la plupart déclarent plusieurs centaines d'amis, le maximum entendu a été de 1400, sur Snapchat, la plupart réduisent à quelques dizaines leurs contacts et choisissent pour chaque photo ses destinataires.

Facebook est le réseau des sociabilités plus que des publications. Les adolescents utilisent Messenger ou Facebook pour discuter avec des copains en tête à tête ou en groupe, à cause de la possibilité sur Facebook d'organiser des conversations de groupe. Facebook leur permet d'organiser des événements, des rendez-vous, des soirées. En s'abonnant à des groupes ou à des pages, ils ont accès à des informations qui les intéressent et autour desquelles ils organisent des groupes de sociabilité : une jeune fille d'origine turque s'est inscrite dans un groupe de Turcs sur Facebook pour y publier des pages de musique ou échanger sur des séries turques. La plupart consultent le groupe classe de Facebook qui leur donne notamment des informations scolaires.

Le paradoxe c'est que si la publication de photo semble relativement restreinte sur Facebook, elle peut exploser sur d'autres réseaux, notamment sur Twitter, comme si la confidentialité pouvait y être assurée : Maelle ne publie rien sur Facebook mais « sur Twitter, je raconte plus ma vie », surtout pendant les vacances. Chloé ne met rien sur son compte Facebook, où elle déclare ne rester que 30 secondes par jour, mais elle peut publier 100 snaps dans une soirée, où elle « se tourne en dérision elle-même », « on dit n'importe quoi, on fait n'importe quoi, comme toujours, mais là on se filme ». Certes ces photos vont être diffusées auprès d'un nombre restreint d'amis, mais les fuites sont toujours possibles et dans le feu de l'action ils ont tendance à l'oublier. Les photos circulent en effet d'un réseau à l'autre, il arrive qu'un-e ami-e récupère une photo sur Snapchat et la diffuse largement sur Twitter, par exemple.

2.2 Des pratiques de sociabilité consuméristes

Sur certains sites se développent des pratiques consuméristes de la sociabilité ou de la rencontre. Facebook et ses réseaux très étendus de contacts constituent pour les adolescents (en particulier les garçons) un vivier de rencontres possibles. La dimension utilitaire des RSN comme agence de contact est encore plus nette avec les sites de rencontres.

Les sites de rencontre et la consommation sexuelle

Alors qu'ils n'apparaissent pas directement dans le questionnaire ni dans le traitement des réponses, la fréquentation des sites de rencontre est apparue dans les entretiens. C'est souvent sur ces plateformes, selon les adolescents, que les images les plus dénudées circulent.

Pour les garçons qui les fréquentent, Tinder, Badoo proposent essentiellement des « plans cul » et certainement pas un moyen de rencontrer « la femme de sa vie » dit David, avec une formule qui témoigne d'un romantisme et d'une attente sous-jacente de sentiments beaucoup plus présente qu'on pourrait le croire. En face à face, les adolescents restent cependant très prudents et s'en vantent rarement.

Une fille reconnaît qu'elle a installé Lovoo, une application qui lui permet de savoir si ses voisins veulent la rencontrer. « C'est bien parce que c'est des personnes qui sont près de nous », mais quand il n'y a pas de photo dans la demande de contact, elle ne répond pas. Cette attitude tranche avec celle de ses camarades qui semblent étonnées de sa déclaration. Elle manifeste en effet une crédulité surprenante puisqu'elle prend la présence d'une photo pour un critère d'authenticité voire de sécurité.

Réprobation de l'exposition impudique de soi

Pour obtenir des relations sexuelles rapides, certaines filles, certains garçons s'exposent nus. Ventura connaît une fille qui est en terminale et qui envoie des photos d'elle toute nue, de ses seins, à un garçon parce qu'elle voudrait sortir avec lui. Elle a la réputation « d'être une fille facile ». Philippe a un ami qui reçoit des images érotiques d'une femme. Il ne sait pas trop qui elle est, elle parle français, mais il se demande pendant l'entretien si ce n'est pas une actrice pornographique. Elle envoie

des photos d'elle, de son sexe. Elle lui a fait une demande d'amie sur Twitter, et lui l'a acceptée parce qu'il accepte tout le monde.

Mais aucun d'eux ne le ferait : sur ses différents comptes Ventura est amie sur Facebook avec sa famille et ses frères qui exercent de fait un contrôle de moralité, mais de toute façon elle ne le ferait pas. On n'envoie pas ce genre de photos « par respect de soi-même » ajoute Philippe. La réprobation de l'exposition impudique de soi est généralisée parmi les adolescents rencontrés.

Les adolescents ont une relation ambivalente avec l'exposition de soi sur les RSN. Si une minorité (de filles) affirme raconter sa vie sur Facebook ou Twitter, la plupart affichent une attitude de retrait. Ils consultent Facebook mais publient rarement. Cette affirmation de prudence tranche avec la constitution de réseaux de contacts très étendus sur la même plateforme. Se dessine en effet une corrélation inversée entre l'ampleur du réseau et la fréquence des publications. Les adolescents publient davantage sur des RSN censés être plus confidentiels, avec un nombre de contacts plus réduit. Mais le risque est toujours là d'un basculement d'une photo adressée à des intimes à un réseau plus large, dans une attitude de représailles plus ou moins hostile. Ils fréquentent aussi des réseaux tournés plus directement vers la séduction et les relations sexuelles où l'exposition provoquante de soi est courante. Celle-ci est loin de faire l'objet d'une acceptation auprès des jeunes interrogés. Loin de s'y montrer tolérants, ils réproouvent unanimement ce genre de mise en scène de soi.

4. Les RSN ou la surveillance généralisée

Les RSN et la diffusion immédiate de photographies prises sur le vif construisent un environnement de surveillance généralisée. En consultant les publications des autres on les surveille, mais en publiant soi-même on favorise la surveillance de soi. La communication fusionnelle décrite plus haut repose sur le maintien d'un contrôle à distance par le groupe des proches et des moins proches.

3.1. « Espionnage » des autres et de soi

« L'espionnage » des autres comme occupation

La consultation du fil d'actualité et des notifications permet de regarder la vie des autres, une activité qui distrait, avant d'ennuyer. Odile a une formule directe : « j'espionne les gens. On sait qui s'embrouille avec qui, qui s'engraine avec qui ». Nicolas, dans le même groupe, confirme, « les filles sur Facebook, c'est pire que la mafia, vous savez tout ». Lui aussi a le sens de la formule : « Facebook c'est du commérage ». C'est une des utilités des comptes pléthoriques d'amis : avec 900 amis, Mana reconnaît que cela lui permet d'utiliser Facebook pour « se renseigner ». C'est pendant les fêtes que « l'espionnage » est à son comble, car il y a des événements amusants à photographier. On fait « 15 snaps » par fête, et cela semble un minimum.

Les photos envoyées sur Snapchat sont censées s'effacer, mais elles permettent aussi de constituer des « dossiers » sur les meilleurs amis. On peut « screener » les photos, par une capture d'écran, et des applications non authentifiées permettent de les stocker sans que l'expéditeur ne le sache. Chacun a ainsi sur son ordinateur ou son téléphone des dossiers sur les autres, « on fait des dossiers vraiment bien » assure Arnaud.

L'espionnage de soi comme contribution volontaire à la surveillance

Sur le web, la publication de soi vient nourrir l'espionnage par les autres. Comme l'avait mis en évidence Andrejevic (2004), avec le web participatif et les webcams, l'exposition de soi transforme la surveillance en forme d'expression. Si de nombreux adolescents s'y adonnent sur une plateforme ou une autre, d'autres marquent leur distance :

Lola (à propos de Twitter) En fait il y avait une petite mode là-dessus. Je me suis inscrite, mais j'ai jamais compris le concept. Je trouve ça débile. Ecrire tout ce que tu fais dans la journée ! Parce qu'ils écrivent vraiment tout ce qu'ils font dans la journée !

Vous en connaissez qui font ça ?

Lola : Oui . des fois je vais voir vite fait.

Dans vos copains, il y en a qui racontent leur vie ?

Lola : Oui, je vois vraiment des trucs débiles, du genre : « ouais, une heure de moins, trop bien », Ouais, ou des trucs, on s'y attend pas, « je me suis réveillé ce matin, j'ai pris mon petit dej ! » Vraiment y a aucun intérêt à le mettre !

3.2. Précautions affichées ou réelles

Les déclarations de prudence

Dans ce contexte de surveillance permanente par les pairs, les revendications de prudence des adolescents semblent compréhensibles, mais ce qui frappe c'est leur caractère très partiel et leur manque de cohérence. Ainsi, si on réduit le public des snaps à quelques amis, à cause de leur charge émotionnelle et du risque que représenterait leur publication, on est censé aussi bien choisir les amis destinataires. Les fausses manœuvres ne les émeuvent pas : « Mais si tu veux pas [qu'il-elle publie] tu lui envoies pas à la base ! Tu fais gaffe à ce que tu envoies » dit Philippe, Nathan et Clément sont du même avis. Philippe, lui n'envoie de snaps qu'à des amis qu'il voit « chaque semaine, je leur fais confiance ». « Si je l'envoie je suis sûr que ça va bien se passer ». Chloé qui a envoyé 100 snaps en une soirée à une copine avec d'autres en copie, n'est pas inquiète, « elles vont pas les garder, dans deux jours ça sera oublié ». Est-elle un peu trop confiante ? Une des copines, présente dans le groupe, dit quand même qu'elle va s'en souvenir plus longtemps.

Les adolescents rencontrés endossent la responsabilité de la diffusion des photos qu'ils envoient. Ils sont très agacés par le cliché médiatique de l'adolescent écervelé qui fait n'importe quoi sur le web. Ils revendiquent faire attention « toujours un minimum », mais pour rappeler que ce n'est pas simple, cela les fait quand même souvent rire. Et ce faisant, ils ont tendance à exagérer leur capacité de contrôle des publications. Il est en réalité difficile d'évaluer les risques de publication dans des actions qui sont prises dans l'instantanéité et dans la dynamique du groupe.

On peut aussi voir dans cette revendication de prudence un effet des séances d'éducation aux écrans : font en effet partie des aspects qui les ont le plus marqué le

travail sur la confidentialité, les mots de passe, les risques d'utilisation dans le futur d'images postées dans le passé, le risque d'un visionnage par l'employeur (voir infra 7.1 L'apport du programme Education aux écrans p48). Ils savent formuler des consignes de prudence vis-à-vis du contenu et des contacts : « faut faire attention à ce que tu mets, faut faire attention aux amis que t'as, s'ils sont trop lourdauds, ben faut les retirer » ; « Tu sais à qui tu as à faire, tu sais ce que tu dois mettre ou pas mettre ».

C'est au nom de la même prudence qu'ils choisissent Snapchat plutôt que Facebook, parce qu'en plus du caractère éphémère des publications, il serait impossible de retrouver un contact si on ne connaît pas la personne et son numéro de téléphone.

Pour autant, la constance dans la prudence n'est pas la règle. Ces RSN sont d'abord utilisés pour s'amuser, pour les garçons en tout cas. Ils y réalisent « des délires dont on n'est pas très fier », « je fais le mongol, je prends une voix de mongol, je parle n'importe comment », « ça nous fait un souvenir, ça peut partir sur Facebook » reconnaît Michel, mettant à mal la stratégie de prudence ! C'est ainsi que l'espionnage des autres se nourrit la plupart du temps des révélations faites par les jeunes eux-mêmes.

La difficile gestion du réseau d'amis

Au cœur des comportements de prudence, les adolescents savent qu'il faut veiller au choix des « amis ». Mais quand on les interroge, la plupart reconnaissent qu'ils ne savent pas bien qui sont leurs « amis » ni comment ils les ont trouvés.

Philippe n'est pas très souvent sur Internet, il préfère même regarder la TV le soir. Pourtant il a 300 amis, dont il dit en riant qu'il « n'en connaît pas 200, c'est toujours comme ça », et les camarades approuvent. Michel ajoute « j'ai 200 à 300 amis, plein que je ne connais pas, je ne sais pas ce qu'ils font là ». Il n'a pas le courage de les supprimer, « je n'y pense pas ». Il les collectionne depuis le collège, il ne les connaît donc plus vraiment. Dans le même groupe, certains déclarent avoir plusieurs comptes, ils connaissent une fille qui aurait 8 comptes.

Le tri des amis, c'est une sorte de ménage qui devient indispensable et qui n'est en même temps jamais fait, car trop chronophage. Sur les RSN et en particulier sur Facebook il est plus facile d'ajouter des amis que de les trier. Nessi a 600 amis sur Facebook, elle déclare n'y rester que 30 secondes, mais « il faut que je fasse le ménage » ajoute-t-elle. On comprend que l'échéance de ce tri est lointaine.

Ces comptes pléthoriques semblent plus ou moins à l'abandon, avec pourtant de nombreux éléments de leur vie privée. Chloé a 400 amis, « au collège j'ajoutais n'importe qui. Maintenant je m'en fiche, ça ne me sert à rien ». Le faible investissement affectif, la possibilité d'utiliser d'autres comptes et d'autres RSN font que la mise en ordre des contacts est remise à plus tard.

Quelques-uns soignent un peu plus leur réseau : Régine « supprime » ceux « qui mettent leur vie, qui envoient des vidéos tout le temps », mais le travail reste à moitié en friche, avec 400 amis qu'elle ne connaît pas tous. Faire le tri conduit à afficher des réseaux plus modestes. Dédée est une des rares à afficher 70 amis, seulement ceux qu'elle connaît. Léo aussi fait le tri, il n'en a que 60 dont 20 « vrais amis ».

Si les adolescents déclarent souvent ne pas utiliser les RSN et en particulier Facebook pour s'exposer et se raconter, c'est que leur première fonction est de renseigner sur les autres. Les adolescents qui ne publient pas « espionnent » les autres. Mais pour pouvoir observer les autres, encore faut-il que certains publient et s'exposent. Conscients de la dimension de surveillance des RSN, ils cherchent à y échapper en publiant le moins possible sur les réseaux les plus larges et en filtrant ses amis. Mais la gestion de la liste de contacts est une obligation théorique rarement mise en pratique. Ils savent qu'il faudrait connaître les « amis » Facebook, mais rares sont ceux qui prennent le temps de nettoyer leur liste.

5. Envahissement du temps par la consultation des comptes

L'ampleur des réseaux favorisée par la logique des plateformes est source d'ennui. Non seulement au sens où des mésaventures peuvent advenir, mais d'abord au sens d'un envahissement du quotidien. L'une des surprises de ces entretiens a été la fréquence des plaintes des adolescents vis-à-vis de Facebook et de l'ennui que la fréquentation de ce réseau leur procure.

4.1 Consultation compulsive des alertes

Le fait d'utiliser son téléphone pour consulter ses comptes sur les réseaux sociaux (Snapchat est exclusivement accessible sur portable) induit une connexion compulsive chez de nombreux adolescents. Ce qui nous conduit à qualifier ainsi la consultation des comptes, sans vouloir y voir une forme sévère de dépendance, c'est le contraste entre le faible intérêt déclaré et la fréquence de la consultation, comme si celle-ci échappait partiellement à leur volonté.

Nicolas reconnaît y aller tout le temps, même s'il est le premier à trouver Facebook « démodé », mais il y va au moins toutes les deux heures, « c'est un réflexe ». Martine y va plusieurs fois par heure, Christine 50 fois par jour, « mais », ajoute-t-elle immédiatement, « c'est pas important, c'est vraiment vite fait ». Perle déclare qu'elle consulte très souvent Facebook : « on regarde tout le temps, dès qu'on ouvre le portable ». En effet les adolescents ne se déconnectent pas de leur compte sur le téléphone, puisqu'il est personnel, à la différence de l'ordinateur familial. Dans un groupe (orienté professionnellement vers le commerce) les jeunes n'ont d'ailleurs pas réussi à quitter leur portable des mains ni des yeux pendant l'entretien. Certains ont également reconnu avoir une utilisation sans frein de Snapchat et s'y adonner même pendant certains cours.

4.2. Durée extensive des consultations

La majorité des adolescents rencontrés ont déclaré ne rien publier sur Facebook, pourtant ils passent un temps très important à consulter leur fil d'actualité⁷. Alimenté

7

⁷ Il s'agit d'un constat effectué aussi par l'enquête Facebook de Marsouin (2014) qui observe que l'activité la plus répandue effectuée le plus souvent par 61% de l'échantillon est de consulter les actualités/

par des centaines d'amis, sans compter les pages auxquelles ils sont abonnés, celui-ci est en effet toujours renouvelé. Certains y passent « 10 minutes » mais d'autres reconnaissent y passer des heures et le regrettent parfois, en prenant conscience du temps perdu. Valentin qui a 350 amis s'astreint à une consultation exhaustive : « Ça peut durer 1 heure. Je regarde tout ce qu'ils ont mis dans la journée ». Il ne publie rien, mais il « peu[t] commenter leurs photos ».

Lorsque ce temps est réduit, il peut être réinvesti sur d'autres réseaux : c'est le cas d'un groupe de 5 filles qui déclarent passer entre « 30 secondes et 15 minutes » sur Facebook, « essentiellement sur le groupe de la classe pour parler entre nous ». Mais, comme elles ont investi d'autres RSN avec des amis plus proches et plus récents, elles peuvent en revanche passer des heures sur Twitter, sur Instagram, ou Snapchat.

Léa ne veut pas passer trop de temps sur son fil d'actualité de Facebook, mais elle peut passer beaucoup de temps sur Instagram, « regarder les photos » qui « sont belles », voire des photos de personnes qu'elle ne connaît pas toujours, mais qui semble lui procurer une sensation agréable, « je peux passer du temps, j'y vais tout le temps. J'ouvre, je ferme. »

Le désinvestissement vis-à-vis de Facebook qui est observable au niveau national comme international ne signifie pas un désinvestissement vis-à-vis de l'ensemble des RSN. L'hypothèse a parfois été avancée (dans les médias ou dans certains commentaires sociologiques) que le désintérêt pour Facebook serait lié à la présence des adultes sur ces réseaux. Ce qui est apparu dans les entretiens c'est plutôt un désintérêt lié au fait que les comptes ouverts depuis 3 ou 4 ans les mettent en contact avec des connaissances qui datent du collège et qui ne les intéressent plus.

Pour autant ils ne se résolvent pas à quitter ce réseau, « parce que c'est pratique pour se contacter et récupérer les photos », ou pour être contacté. C'est pour cela que Léo qui ne met rien sur son compte en a quand même un, éventuellement, dit-il, « pour pouvoir être contacté par son employeur ». La mise en contact par le réseau ne suppose pas de connaître le numéro de téléphone. Facebook leur sert en quelque sorte d'annuaire.

photos du fil d'actualité.

4.3. Des RSN qui suscitent l'ennui

Les RSN sont souvent associés à l'ennui. On les consulte « quand on s'ennuie », dans des interstices de temps non occupés par des activités intéressantes. Mais ils génèrent également une sensation d'ennui. Les adolescents portent sur le contenu des fils d'actualité des appréciations très souvent négatives :

(sur le ton de l'ennui) Je regarde 10 minutes, et puis je m'en vais sur autre chose (Nathan)

Ça vous ennue ?

C'est pas quelque chose de vachement intéressant, je vais pas passer une heure dessus, non, j'y vais comme ça » (Nathan)

« Je ne regarde pas mon fil d'actualité, je zappe comme ça. Je passe vite. Ça me saoule un peu. C'est lassant » (Léa qui a 500 amis)

Il semble qu'il y ait une part de posture dans l'affichage d'une forme de distance vis-à-vis des RSN qui sont devenus banaux. Mais on peut aussi y repérer entendre l'expression d'un sentiment de non-sens : s'ils consultent aussi souvent leurs « actualités », ils sont souvent déçus, et ne savent pas trop pourquoi les copains s'adonnent à cet auto-reportage permanent, ni pourquoi eux-mêmes le regardent.

Pour David, « Twitter, ça sert à rien, c'est pas intéressant, c'est à peu près comme Facebook, ça sert à rien »

« Je regarde vite fait. J'ai pas trop le temps » déclare Max qui a 500 amis. S'il n'a pas de temps pour cette activité ce n'est pas à cause du travail, l'hypothèse le fait sourire, mais c'est plutôt parce qu'il préfère les relations en face à face

Gatsu, fan de manga, n'a jamais ouvert de compte Facebook, il trouve cela « inutile », « le fait de partager les infos personnelles, voir les infos des autres personnes, ça m'a jamais intéressé » Il préfère utiliser Skype.

« Ils sont dans leur bain, on voit presque tout, mais on s'en fout, je comprends pas pourquoi ils mettent ces photos »

Si certains modèrent leurs publications, c'est aussi par crainte de l'envahissement de l'espace des autres et du sentiment d'ennui qu'il provoque pour les autres :

« Sur insta tu vas pas envoyer 10-15 photos, sur instagram [à la différence de Snapchat] les gens s'en foutent »

Instagram semble ainsi tempérer le nombre de publication en incitant à sélectionner les « belles » images. Il leur est toutefois difficile de résister à la pression du groupe.

4.4 Une motivation souvent mimétique

Les adolescents sont conscients du caractère mimétique de l'utilisation des RSN. Il s'agit souvent de vouloir faire comme les autres, pour faire partie du groupe des adolescents, ou de faire plaisir au groupe de copain, en offrant la possibilité d'un nouveau contact numérique.

*On a Twitter « parce que c'est la mode », sur Instagram, « j'ai ma photo de profil mais aucune photo, Je sais pas quoi mettre pour l'instant »
« En fait il y avait une petite mode là-dessus. Je me suis inscrite, mais j'ai jamais compris le concept (Lola, à propos de Twitter)
, « j'ai Twitter, je sais même pas pourquoi je l'ai , c'est juste parce que c'était la mode » reconnaît Ventura*

4.5 Le soulagement vient quand la connexion s'interrompt

Une des surprises de ces entretiens fut de constater que derrière l'intensité de l'utilisation des RSN et sa généralisation, un soulagement pouvait être exprimé quand la connexion vient à s'interrompre, laissant apparaître la dimension de contrainte des RSN et une forme de libération involontaire.

Stéphanie n'a plus de téléphone qui lui permette d'aller sur internet, il s'est cassé :

[Que faisiez-vous dans ce temps béni où vous pouviez aller sur Instagram ?]

Je ne sais pas si c'était un temps béni.

[Pourquoi ?]

Parce que quand on a un téléphone portable, et qu'on a accès à Internet avec toutes les applis, j'étais beaucoup, beaucoup trop dessus.

[Ah oui ?]

J'étais bloquée dans mon monde » et son copain avait fini par le lui reprocher.

Elle en a pris conscience quand le téléphone s'est cassé et qu'elle a dû se contenter d'un appareil moins performant.

Nathan s'est tout à fait habitué à ne pas pouvoir se connecter à l'internet parfois pendant 2-3 jours. Certains comme Lazo, plus rares, décident de se déconnecter volontairement.

Avant j'avais Facebook, j'ai désactivé, j'utilise Snap et Instagram, Whatsap

[Pourquoi vous l'avez désactivé ?]
Ça me prenait trop de temps. Je me suis rendu compte que j'étais trop là-dedans. Du coup j'ai préféré arrêter.
[Quand est-ce que vous avez eu cette idée ?]
Il y a quelques mois, trois quatre mois, quand je suis rentrée en
Première (Lazo)
[Vos parents vous l'ont demandé ?]
Non, ils savaient pas (Lazo)
[Que vous étiez sur Facebook ?]
Non, ils savaient pas. Et depuis je suis mieux ! Ben oui ! J'étais trop accro, fallait que je rentre toujours, toujours... (Lazo)
[Vous voulez dire que vous ouvriez le compte et que vous regardiez ?]
Oui . toujours.
[Pour voir si on répondait à vos messages ?]
Oui. (Lazo)
[Pour voir si quelqu'un likait vos photos ?]
Oui, des trucs comme ça, si on répondait à mes messages...
Mais si elle a quitté Facebook, elle poursuit de nombreuses activités médiatiques : séries, jeux vidéo et utilise d'autres applications.

Yogui, submergé par les informations qu'il recevait sur son fil d'actualité, alimenté par ses 1400 contacts, a abandonné son compte, sans le supprimer, et il en a créé un autre avec peu d'amis :

« il y a trop de monde, j'avais trop d'amis, sur le fil d'actualité toutes les 5 secondes, il y avait quelque chose, alors ça m'énervait ».

Même si les adolescents ont le sentiment de publier peu, le nombre des contacts est tel que leur fil d'actualité est toujours renouvelé. Sa consultation est compulsive tout au long de la journée, et finit par envahir le quotidien. La dimension mimétique de ces comportements est forte. Garder son portable en main, l'ouvrir plusieurs fois par heure, fait partie d'une identité générationnelle, même si les adolescents peuvent individuellement s'en plaindre, ou mieux encore reconnaître qu'ils sont soulagés quand ils ont une bonne raison de décoller du fil d'actualité parce que suite à un problème technique, la connexion ne passe plus. On mesure en creux la dimension de stress et de pression que représente la vie avec les réseaux sociaux pour les

adolescents. Contrairement à ce que pourrait faire croire la généralisation de la fréquentation de Facebook, c'est le RSN qui suscite le plus d'ennui.

6. Une information chaotique sur les fils d'actualité

Les RSN jouent un rôle majeur dans l'information des jeunes. C'est Facebook qui a été cité par une majorité de jeunes en 2013 comme le site donnant des informations destinée aux jeunes (Observatoire Basse Normandie, 2013-2014). Mais l'accès des adolescents à l'information à travers leurs fils d'actualité personnalisés est particulièrement confus. S'y retrouvent sans hiérarchie des informations aux statuts les plus disparates.

Le rôle majeur des RSN dans l'accès à l'information

Les RSN ne sont pas le seul moyen d'information des adolescents. Entre 16 et 18 ans, ils regardent encore la TV, souvent avec leurs parents, le soir sur une chaîne historique (TF1 ou France2), en journée sur des chaînes d'information en continu. Léo prend son goûter devant BFM TV. Peu de temps avant les entretiens avaient eu lieu des attentats meurtriers au musée du Bardo en Tunisie. Nombreux sont les adolescents interrogés qui en ont pris connaissance à la télévision, quand bien même ils auraient vu passer l'information sur leur fil d'actualité. C'est par la télévision qu'ils l'ont gardé en mémoire.

Les informations générales viennent sur leur fil d'actualité par des pages auxquelles ils sont abonnés ou par des contacts qui vont les leur retransmettre. Les adolescents rencontrés ont cependant rarement l'impression de pouvoir émettre et échanger des informations intéressantes.

je twitte, j'envoie des messages, on met une phrase, « on a fini les cours », du coup on peut le voir. Soit ils [ses copains] le voient, soit ils le mettent sur leur page, ils retweetent. Par exemple des trucs intéressants, par exemple, après les attentats, j'ai mis « je suis Charlie », ils ont retweeté (il est fier).

L'utilisation des RSN peut être une façon de participer positivement à l'espace public, mais on comprend que c'est rare, et que la plupart du temps on y partage des événements plutôt futiles. Par modestie, ils ont plutôt tendance à minorer leur capacité à publier des infos intéressantes : Coline aime lire et « liker » des livres, mais elle ne croit pas que ses amis puissent s'y intéresser :

« Ils vont pas aller voir l'historique de ce que j'aime, ils ont pas le temps ».

On trouve là l'expression d'une modestie des milieux populaires vis-à-vis des domaines culturels, mais aussi celle d'une jeunesse habituée à être assignée à des activités qui relèvent du divertissement et de la futilité et qui a du mal à penser qu'elle puisse être prise au sérieux. Mais ce sentiment indique également le caractère limité de l'utilité que représentent les RSN aux yeux des adolescents (particulièrement dans les milieux modestes).

Personnalisation du fil d'actualité selon les hobbies

Les RSN permettent de s'approprier l'information en s'abonnant à des pages. Les adolescents rencontrés se sont abonnés à des pages très diverses, et ne s'en souviennent d'ailleurs pas toujours. On peut distinguer quatre grandes catégories en fonction des motivations premières d'adhésion : celles constituées de groupes communautaires (groupe de la classe, groupes de copains, groupes de fans d'un chanteur) ; des pages donnant de l'information liées à des goûts culturels (cinéma, musique, mode), ou à des activités sportives (hand, roller, foot) ou manuelles, enfin les pages des sites d'information générale.

Philippe qui est cinéphile s'abonne à de nombreuses pages « actuciné », « première », « les toiles héroïques », « reviewer ». Il s'abonne à des sites américains pour avoir les informations « en temps et en heure ». Chloé suit un chanteur de hip hop, Kid Cudi. Ventura est abonnée à une chanteuse comme Ryanah ou une figure de la télé-réalité, Kim Kardashian, elle les suit sur Facebook, sur Snap, sur Instagram, mais elle est aussi « fan de chaussures », et s'est abonnée à des pages de chaussures où se mêlent publicité et information.

Coline est fan d'un jeune chanteur, Yohann Fréget, le gagnant de la saison 2 de *The Voice*. Elle utilise Twitter pour le soutenir, et Facebook pour discuter avec les autres personnes du groupe de fan qui peuvent être dans le sud de la France ou au Liban, dit-elle. Des formes culturelles plus légères peuvent aussi être investies, les adolescents peuvent en effet être abonnés à « des tonnes » de pages (Perle), certains abonnements datent du collège comme la page « j'aime le chocolat », mais c'est aussi des citations, des vide dressing, (Alice), des pages d'art floral (en CFA fleuriste).

Le fonctionnement des algorithmes vient accélérer la personnalisation des fils d'actualité et accroître les inégalités sociales. Chacun n'a accès qu'à l'information qu'il a demandée ou qui est censée répondre à son profil. La difficulté à s'informer par les RSN pour les adolescents des filières professionnalisantes est encore renforcée par le chaos qui règne sur le fil d'actualité du fait du caractère disparate des informations qui s'y trouvent.

5.3 Quelle qualité de l'information ?

Le pêle-mêle des actualités

Sur le fil d'actualité, toutes les informations se côtoient. Pour des jeunes qui ont des aptitudes modérées à la lecture, cela représente une difficulté particulière de hiérarchisation et de maîtrise. Les annonces d'anniversaire des copains coudoient celles des célébrités. Les images la plupart du temps divertissantes, les vidéos humoristiques ou de gags celles plus insolites voire violentes, « tout est mélangé ».

Les adolescents ont du mal à savoir quelle est la source d'une information, dès qu'elle est renvoyée par quelqu'un. Pris dans un flux dont ils dévident le cours en utilisant l'ascenseur de la page, ils ont aussi du mal à prendre conscience de la gravité de certaines informations, dans ce contexte chaotique. Jean en réfléchissant bien se souvient qu'il avait appris la réalisation des attentats du Bardo sur Facebook, par un ami qui l'avait publié, mais il ne s'est vraiment informé que le soir en regardant la télévision.

Le terme même d'actualité est porteur de confusion. On va « regarder » l'actualité « je vais voir les actualités », voir « ce qu'il y a » dit Mélanie. Les RSN accentuent la vision paysagère du monde déjà construite par les médias traditionnels, et comme une conséquence du processus séculaire d'individualisation mis en lumière par le sociologue Norbert Elias (1991). Plus l'individu a conscience de lui-même, plus il considère l'autre, les autres comme un paysage, extérieur à soi. Les RSN avec leur procédé de personnalisation de l'information viennent accélérer ce phénomène. Sur les fils d'actualité, l'information générale, celle qui construit l'espace commun, le débat public est noyée sous le divertissement. L'internaute en est spectateur, de même qu'il contemple les événements survenus à ses proches. Le paysage construit par les RSN ne se contente pas d'objectiver les autres, il est égocentrique et les actualités quotidiennes sont traitées sur le même pied que celles de la société globale.

Certains profitent quand même de l'ouverture qu'offre aussi cette conception paysagère du monde : Lola apprécie qu'avec Snapchat, on puisse s'abonner à une page avec des photos de toutes les fêtes du monde, du Carnaval de Rio au Springbreak nord-américain, et vivre ainsi une forme de cosmopolitisme virtuel. Elle se réduit néanmoins à une série de stéréotypes touristiques.

La difficulté du tri des informations

Profiter vraiment de l'information amenée par le fil d'actualité demande de gros efforts. Certains y mettent un peu d'ordre :

Après, pour mes amis, je les mets en favori, les plus importants, je leur mets une étoile, comme ça je les vois mieux (David, 400 « amis », est abonné à de nombreux rappeurs et footballeurs, il a été le seul à mentionner cette forme de tri)

Mais la plupart n'ont pas le courage, pas le temps de se désabonner des pages qui ne les intéressent plus. Facebook, du fait de la configuration du fil d'actualité, mais sans doute aussi du fait de l'ancienneté des inscriptions, est la plateforme qui pâtit le plus de ce trop-plein :

Twitter et Instagram c'est mieux que Facebook, ils sont spécialisés dans un truc du coup c'est mieux.

L'ampleur de la masse d'information accessible les décourage :

« je regarde mais j'apprends rien » Mickael

Il faut se concentrer sur « les trucs intéressants »

Jean, qui a entre 600 et 700 amis, explicite : sur son fil, il n'y a « que des trucs qui ne [l]'intéressent pas », des jeux, des pubs, « trop de trucs qui s'affichent qu'on n'a pas envie de voir »

Je lui demande de donner un exemple.

« Un tigre qui mange un enfant »

C'est ainsi que l'on cerne une nouvelle dimension de l'ennui suscitée par les RSN, du fait du brouillage de la succession d'informations qui s'enchaînent les unes les autres sans aucun ordre. Les adolescents se trouvent constamment sollicités par des informations qui ne les concernent pas, qui ne sont pas contextualisées, qui ne font pas sens et qui en même temps sont difficiles à refuser parce qu'elles ont un fort potentiel émotionnel (« un tigre mange un enfant) ou de curiosité et qu'elles se présentent comme ayant bénéficié d'un grand nombre de vues.

Qualité et validité de l'information

Mauricette est abonnée aux pages « le saviez-vous version sexe » et « le saviez-vous version cannabis » qui la tiennent informée sur ces sujets qui préoccupent les adolescents. Mais ils sont nombreux dans les filières professionnelles à avoir signalé qu'ils étaient également abonnés à des sites d'information en ligne. Ils ont cité Le Figaro, Le Monde, Ouest France, Le Parisien, LCP.

Pour certains il s'agit de la conséquence d'une présélection effectuée par les marques de téléphone :

Nicolas qui a un Samsung, dit qu'il a les alertes de Métronews « parce que c'était préconfiguré », mais ça lui plait, car il « souhaite savoir ce qui se passe ».

Chloé est abonnée à 20 minutes, iTV, le Monde, sur Twitter

Je lui demande comment elle a choisi ces sites.

« parce que je suis curieuse du monde ».

La proximité et la facilité d'accès à une information validée par des sites spécialisés ne crée pas pour autant une connaissance de ces sites. Ainsi, *Le Monde* a été choisi parce que la jeune fille cherchait des informations internationales, un autre est abonné au *Figaro*, « parce que [il] sai[t] que c'est vrai ».

Comme leur rapport à l'information semble souvent naïf, spontané et décontextualisé, ils sont parfois troublés par des informations qui s'avèrent complotistes et décrivent au final un rapport très méfiant à l'information et aux grands médias. Dans un groupe, une jeune fille avait visionné une « vidéo de 30 minutes » relative aux attentats. Il fallut beaucoup d'encouragement pour qu'elle accepte d'en parler et de dire ce qu'elle en pensait. Le climat de suspicion post-attentats du 7 janvier rend la parole des jeunes difficile à recueillir. Pourtant cette libre expression semble nécessaire pour construire des postures plus solides.

La JF : Je me rappelle plus trop. J'ai regardé à moitié, parce qu'ensuite je devais partir chez mon cousin

[Mais ça vous a marqué.]

La JF : Ben oui, quand même !

[Vous vous souvenez un peu de ce qu'il racontait ?]

La JF : Quelques trucs. Il y croyait pas en fait.

[Et vous, qu'est-ce que vous en pensez ?]

La JF Je sais pas, j'ai un avis partagé là-dessus

[C'est vrai ? Vous croyez que cela ne s'est pas passé ?]

La JF Je sais que ça s'est passé, mais ensuite je sais pas. Non, on va pas parler de politique.

[(Je l'encourage) : Il s'agit des médias et de ce que vous voyez sur Internet, nous pouvons en parler.]

La JF Peut-être que c'est organisé, je sais pas.

[Vous vous êtes dit ça, peut-être que c'est organisé ?]

La JF : Oui

[Par qui ?]

La JF Je sais pas, peut-être l'Etat, le Front national, je sais pas

Une autre JF : y avait des rumeurs qui disaient que c'était Marine Le Pen un moment. Oui, j'ai entendu ça, qu'elle avait fait ça pour se faire élire.

Un garçon : La fameuse théorie du complot.

L'autre JF: Oui c'est ça.

La JF : Même sur YouTube, c'était la seule qui accusait les Musulmans.

[ça, ça vous a choqué qu'on accuse les Musulmans.]

La JF : Oui

Je souligne malgré tout que le lien avec la religion musulmane est fait par les terroristes, ce qu'elle reconnaît.

La JF : Après c'est bizarre que les deux délinquants, ils ont laissé leur passeport, dans la voiture, oublié, j'y crois pas trop.

[Vous n'avez pas compris après pourquoi ça pouvait être possible ?]

La JF : Ben j'sais pas, quand on organise ça, tu portes rien sur toi.

Le Garçon : Surtout que dans la vidéo on le voit abattre le flic, on voit qu'à un moment il perd sa chaussure. Il fait quand même le détour pour la ramener, quoi.

La JF : Oui, ils prennent leur temps. Toute façon, on va jamais savoir la vérité.

[Ce qu'on sait sur ce genre de terrorisme, c'est qu'ils veulent être des héros, entre guillemets.]

La JF : Oui, mais pas en faisant ça !

[Ces djihadistes, c'est en faisant des choses comme ça !]

Le G : Je vois pas comment on pourrait les interpréter comme des héros. Y a un autre groupe de djihadistes, je sais plus trop lequel, ils ont massacré 200 enfants dans une maternelle. Je vois pas comment on pourrait considérer cela comme un acte héroïque.

[Vous êtes censés, vous êtes raisonnables, vous trouvez cela abominable et sauvage. Mais dans la logique de ce terrorisme, ils considèrent cela comme héroïque. C'est très choquant. Mais pour autant, vous vous dites que c'est un complot, une manipulation. Ce serait abominable.]

La JF En fait je me dis, j'ai un avis pour et contre.

[vous n'avez pas tranché ?]

La JF : Non j'ai pas tranché.

[Faut s'informer, il ne faut pas rester sur la vidéo que vous avez vue. Il faut s'informer sur ce mouvement qui est dangereux pour tout le monde. Ils sont dangereux pour les Musulmans plus encore que pour les autres religions. Ils sont très dangereux. Je comprends que ce soit compliqué. Est-ce que de temps en temps vous écoutez d'autres informations ?]

La JF : oui, je vais sur Google. Google actualité. Ensuite j'ai pas tout lu

[On ne lit jamais tout sur internet, mais il faut lire, surtout sur des questions comme ça qui vous touchent, qui nous touchent tous.]

La JF : Ensuite on va pas croire aux médias, ils font de la propagande aussi !

[Comment ça ?]

Le Garçon : ça dépend des pays. Par exemple en Corée du nord, ils manipulent tout, alors qu'en France on est relativement tranquille

[C'est-à-dire ?]

Le Garçon : Ils manipulent un peu, mais on peut savoir la vérité.

Ce qui apparaît dans cet échange relatif à une vidéo soutenant une thèse complotiste, c'est l'ampleur de la confusion dans laquelle cette vidéo plonge la jeune fille et la difficulté du groupe à élaborer des critères de validité de l'information. Quelques détails captés sur les vidéos des événements sont réinterprétés à partir d'une grille de vraisemblance et non dans une démarche de vérification des sources. C'est la psychologie des terroristes qui leur semble invraisemblable et devant l'horreur des faits, plusieurs d'entre eux préfèrent faire le choix de la manipulation de l'information.

La question de la validité et de la confusion de l'information déborde les RSN et se retrouve avec la même acuité sur des plateformes d'hébergement comme YouTube. Le principe est le même des informations non vérifiées circulent et peuvent être visionnées de nombreuses fois. Les mêmes vidéos peuvent circuler sur le fil d'actualité ou sur YouTube. Les adolescents se trouvent démunis pour faire face à ces formes de désinformation, et pour construire des démarches critiques.

Les adolescents s'informent aujourd'hui principalement par leur fil d'actualité Facebook. Ils peuvent faire suivre des informations qu'ils trouvent intéressantes, mais la plupart du temps c'est pour regarder ce que publient leurs contacts et les pages auxquelles ils sont abonnés : groupes communautaires, pages d'informations culturelles, pages liées à des activités sportives ou manuelles, sites d'information générale. Leur fil d'actualité est personnalisé, et chacun peut disposer d'informations adaptées à ses centres d'intérêt. Pourtant ils se sentent souvent débordés par le flux des informations disparates qui apparaissent au coude à coude. S'ils ne sont pas d'habiles lecteurs, l'ennui vient encore plus vite. Les vidéos sont privilégiées, mais apparaissent tout aussi difficiles à analyser. Le gag côtoie le sordide, l'information côtoie la désinformation. Les fils d'actualité livrent ainsi une information désorganisée et chaotique qui favorise les croyances les plus fantaisistes.

7. Banalisation du harcèlement sur les RSN

Nous avons mesuré en 2013-2014 des niveaux élevés d'inquiétude sur le web auprès des adolescents. Le fait de recevoir des insultes, des menaces ou d'être harcelé apparaissait comme leur 5^{ème} inquiétude, après la peur des virus, de l'utilisation des données personnelles, des escroqueries, de la publicité intempestive (les spams). Mais 6 filles sur 10 le redoutaient, et c'était pour elle la seconde inquiétude juste après les virus. Une fille sur 10 disait en avoir subi, soit plus de deux fois le niveau déclaré par les garçons. Les agressions verbales avaient eu lieu plus souvent sur Facebook et Ask. La dénonciation de ce dernier a été le fait de la plupart des groupes, Ask « c'est le pire », « ça sert à rien à part avoir des problèmes ». Mais la plupart des adolescents à 16-17 ans ont quitté le réseau Ask et n'y retournent pas, alors que Facebook qu'ils consultent plusieurs fois par jour est un vecteur régulier de diffusion de ce type d'agression. Les régulations mises en place par la plateforme semblent tout à fait insuffisantes pour assurer sécurité et convivialité des échanges.

6.1 Harcèlement et discrimination au quotidien

Eric Debarbieux définit le harcèlement scolaire comme « une violence répétée, verbale, physique ou psychologique, perpétrée par un ou plusieurs élèves à l'encontre d'une victime qui ne peut se défendre, en position de faiblesse, l'agresseur agissant dans l'intention de nuire à sa victime. » (Debarbieux 2011) On peut définir le harcèlement sur le web de façon proche, en conservant les critères de la répétition des insultes ou des moqueries et de l'intention de nuire, mais sans restreindre le phénomène à des violences entre élèves, car sur le web, la sphère de la médisance est ouverte au-delà de la sphère scolaire. Le harcèlement sur le web prend un tour particulier dans la mesure où il peut entraîner des phénomènes de foule particulièrement destructeurs, comme l'ont illustré les cas dramatiques de Jessi Slaughter (2010) et d'Amanda Todd (2012) en Amérique du Nord. Plusieurs jeunes filles harcelées au collège se sont suicidées en France en 2013 et 2014. Comme le constate Eric Debarbieux le web transforme les modalités du harcèlement scolaire. Les RSN viennent en effet en amplifier l'impact en pénétrant dans la vie privée des adolescents et en ne laissant aux victimes aucun répit. Les adolescents rencontrés balancent entre une inquiétude diffuse vis-à-vis des dangers du web et du harcèlement, et une minimisation des risques du fait de la responsabilité des victimes.

Les inquiétudes diffuses sur les RSN

Sur les RSN les adolescents ont des inquiétudes diffuses : ils craignent de faire voler leurs photos, qu'on ait accès à leurs messages, qu'on leur « hacke » leurs comptes et qu'ils leur échappent. Certains vont jusqu'à penser qu'on peut prendre une photo d'eux et en faire un montage sans leur autorisation. Les jeunes en apprentissage ont l'idée que leur employeur peut consulter leur compte Facebook et leur en tenir rigueur.

Dès qu'on aborde plus spécifiquement les peurs des filles, des discours plus ou moins hostiles aux filles se font jour. Pour de nombreux garçons, c'est une évidence que les filles ont davantage peur, car « elles sont moins puissantes que les hommes ». Filles et garçons comparent le web et la rue, pour trouver au final que « c'est la même chose, toutes les filles se font embêter, même si t'as un gros sweet, tu ressembles même plus à une fille, et t'es pas maquillée », déclare une fille. Sur le web se développerait un espace public de harcèlement en continuité avec la rue. L'espace du lycée semble alors plus protégé que celui de la rue.

Les points de vue varient cependant, certaines filles sont sensibles à la pression exercée par les garçons sur les filles, et font part d'une forte appréhension des filles à se faire insulter, d'autres, qui ont sans doute davantage intériorisé ce risque au point de le normaliser, vont au contraire mettre l'accent sur la responsabilité des filles elles-mêmes, leur permettant simultanément de se rassurer elles-mêmes, « je n'ai rien à me reprocher, donc il ne va rien m'arriver ».

Des faits divers médiatisés vont servir de point de repère des phénomènes de harcèlement, laissant entendre que les événements les plus dramatiques ne sont pas si fréquents ou proches que cela. Deux groupes évoquent ainsi la mise en ligne d'une agression d'un groupe de fille sur une autre fille, dont ils ont eu connaissance par les médias.

Deux autres groupes évoquent l'affaire Camille T. qui date de 2013 D'après le Huffington post, cette adolescente, après avoir exposé un « dediboobz », à savoir une image de ses seins dénudée, s'est retrouvée au centre d'une polémique et aurait fait une tentative de suicide. Selon les adolescentes rencontrées, elle se serait fait voler les photos, elle se serait fait agresser, peut-être même violée, difficile pour elles de savoir ce qui est vrai « entre les différentes versions ».

Valorisation des personnalités non-coopératives

Le contexte des RSN favorise les agressions verbales, jusqu'au harcèlement qui en est une agression systématique. Dans *Ensemble, pour une éthique de la coopération (2015)*, Richard Sennett analyse les modalités de la coopération favorisées par les grandes plateformes du web. Pour lui Facebook comme d'autres RSN « appauvrissent les expériences de coopération qui nourrissent la possibilité de construire d'enrichir son destin social » notamment par ce qu'ils organisent un « étalage compétitif » qui valorise les inégalités. Il est moins sensible à la dimension de moquerie sur Facebook qu'à celle de la volonté d'impressionner les autres, et de vouloir « faire comme si la société se construisait dans une salle des glaces ». La mise en valeur de soi à travers les regards des autres lui paraît être un des ressorts de la non-coopération. Il consacre alors plusieurs pages à la valorisation du « moi non coopératif » dans la société actuelle, dont les grandes plateformes sont des acteurs éminents parmi d'autres. Dans un monde ultra-compétitif, le moi non-coopératif va chercher à se mettre en valeur pour éviter l'angoisse de la relation avec les autres. L'étalage de sa vie privée n'en est qu'une facette, plutôt minoritaire sur Facebook et qui s'exprime par l'autodérision sur d'autres plateformes. Le retrait, la moquerie sont des formes de non-coopération qui semblent des formes bien plus fréquentes de non-coopération.

Au-delà des RSN, le système médiatique favorise et valorise les personnalités non coopératives. Sans souci d'exhaustivité, on peut identifier au moins quatre types de contenus valorisation de l'agressivité dans la culture numérique des jeunes. L'une d'elle, des plus connue, s'exprime dans les jeux vidéo. Un des jeux gratuits les plus joués en ce moment sur les téléphones portables par les garçons est *Clash of clans*. D'après certains témoignages il semble que ce soit un jeu où les joueurs donnent libre cours aux insultes. Tonio y joue 2 heures par jour. Un article du New York Times du 25 mai 2015 de Nick Bilton le compare à un « Sa majesté des mouches » numérique, et l'analyse comme une forme d'incitation à l'exclusion, à l'arbitraire et au harcèlement. La seconde source de contenus valorisant l'agressivité est constituée des pseudo-informations qui font le buzz en raison de leur étrangeté, de leur morbidité (comme le tigre qui mange un enfant cité par Jean, ou des scènes de torture de chats ou de chiens évoquées par d'autres). La troisième source est celle des vidéos humoristiques qui reposent souvent sur des formes de discriminations tournant en dérision certaines personnes en raison de leurs caractéristiques, obésité, filières de formation, couleur de peau... les adolescents consultent très souvent des « chaînes de gamelle » sur YouTube. Jean qui est lassé de son fil d'actualité, va sur YouYube pour regarder *Zap de spion*, qui propose des vidéos de situations insolites, des ratages, qui se terminent souvent par

des chutes, des objets se brisent, des corps se heurtent, se fracturent, des individus se font mordre... En CFA plusieurs jeunes ont évoqué des blagues sur les STMG⁸, pour qui « 1,1 = 2,1 », ou un stmg qui boit de l'eau, « des fois c'est trop poussé » reconnaissent-ils, comme si les vidéos allaient au-delà de leurs attentes. Le style des STMG est en effet devenu le motif de plusieurs chaînes de vidéo sur YouTube, sans compter Twitter et Facebook. D'autres ont évoqué des vidéos construisant un univers racialisé, où le langage sépare « babtous » (blancs) et « renois » (noirs), comme les vidéos de « mamadou segpa », qui jouent sur un registre de stéréotypes et de conflits raciaux. Ces trois catégories de contenus très présents sur les RSN ne sont évidemment pas les seules à alimenter la machine à catégoriser, moquer et ricaner. De nombreux adolescents regardent des émissions de télé-réalité dont le clash est le contenu principal, et ce sont les émissions de télévision qui donnent lieu au plus grand nombre d'échanges sur les RSN.

La télévision commerciale n'a pas attendu le web pour diffuser ce type de contenu, les videogags de TF1 ont occupé l'antenne de 1990 à 2008, et habitué les spectateurs à saisir leur appareil vidéo quand leur proche venait à se blesser, afin d'en faire rire le public et d'obtenir une petite notoriété; dans un registre plus sensationnel encore, MTV avait lancé dans les années 1990 des émissions de bêtises ou de mauvaises blagues, comme *Jackass* et *Dirty Sanchez*. Le *Morning Live* de M6 s'en était également fait une spécialité dans les années 1990. La culture commerciale pour adolescents exploite depuis de nombreuses années ce filon, à la télévision, comme à la radio. Sur internet, les chaînes de vidéo sont encore plus décontextualisées, omniprésentes et les échanges intergénérationnels qui pouvaient peut-être en tempérer la cruauté sont moins fréquents. Mais ce qu'apporte surtout le web c'est la participation directe des internautes grâce à l'interactivité.

Le lien entre harcèlement et discrimination

Ce contexte d'échange de blagues ou de gamelles imprègne d'un style de dérision l'univers des adolescents sur les RSN qui se diffuse dans les relations interpersonnelles. Mana constate que les filles qui ont des gros seins se font insulter sur leur compte. Elle pense notamment une copine, « c'est parti de son ex », depuis « elle se fait insulter tout le temps » et pourtant « elle ne poste pas de photos

8

⁸ Il s'agit d'une filière préparant au bac « Sciences et technologies du management et de la gestion ».

choquantes ». Louise évoque le cas d'une jeune fille en surpoids, qui se fait ridiculiser quand elle envoie des photos d'elle :

« C'est vrai qu'elle envoie des photos où elle a des associations de vêtements un peu ridicules », et ses photos sont reprises et rediffusées avec des insultes. « Si c'était mon amie, je lui dirai de ne pas publier ».

Un jeune cuisinier, peu impliqué dans les RSN, a de lui-même fait le lien entre les insultes et le fait de ne pas être dans la norme : il suffit d' « avoir un visage un peu différent, des cheveux d'une certaine couleur », des seins petits ou gros, pour se faire insulter, au final il qualifie de « discriminatoires » ces comportements.

Dans son rapport, Eric Debarbieux reconnaît que « Le lien entre harcèlement et discriminations doit donc être clairement affirmé » (2011 : 7) mais selon lui, il ne concernerait qu'une catégorie de harcèlement, le harcèlement « basé sur l'identité d'un groupe plutôt que sur des caractéristiques individuelles telles que l'homophobie, le sexisme, le racisme, la violence à l'encontre de groupes vulnérables comme les handicapés ». Les entretiens nous conduiraient plutôt à voir systématiquement une dimension discriminatoire dans les phénomènes de harcèlement évoqués par les jeunes.

Les filles semblent particulièrement surexposées aux insultes, sans que les adolescents y voient généralement l'expression d'une discrimination, au contraire, ils ont souvent tendance à en rendre les filles responsables.

Surexposition des filles au harcèlement et misogynie ordinaire

Si on demande pourquoi les filles se sentent davantage en danger sur les RSN, la réponse des garçons et même de la majorité des filles reporte la responsabilité sur les filles. Celles-ci se surexposeraient en exhibant trop leur intimité, comme le dénoncent ces différentes réactions de filles :

*« on est plus insulté si on raconte trop sa vie » ;
« une amie, ça lui est arrivé, mais je le lui ai dit, elle raconte un peu trop sa vie »
ça dépend, y a une fille que je connaissais, elle se mettait pratiquement nue, alors ça dépend de ce qu'on publie. Après elle disait « ouais je suis trop contente de ce commentaire. Ouais, mais celui-là il arrête pas de me coller », et elle donnait son numéro à tout va. Et puis elle mettait des photos.
Si on a peur c'est qu'on a mis quelque chose de compromettant
Après il y a aussi des filles qui cherchent à se faire embêter
Quand elles se font insulter ou harceler, qu'elles se plaignent pas parce que c'est leur faute !*

Des filles qui mettent des photos d'elles en maillot de bain, on n'a pas besoin de mettre de photo

Des filles qui « se valorisent » dit une fille avec une moue de réprobation.

Les filles, particulièrement dans les groupes mixtes, ont eu tendance à minimiser leurs propres appréhensions, en affichant une attitude responsable, déclarant par exemple « on sait ce qu'on fait ». Une façon de dire qu'elles sont du côté des filles respectables, et qu'elles ne s'adonnent pas à ces attitudes, même sur des réseaux plus privés comme Snapchat, des déclarations qui cherchent aussi à protéger leur réputation.

Certains garçons sont capables d'une certaine réflexivité : les filles sont peut-être conduites à envoyer ces photos, pour « montrer qu'elles ne sont pas coincées ». Clément affirme que des filles peuvent être embêtées alors qu'elles n'ont rien à se reprocher et que cela peut arriver à de jolies filles.

Mais la majorité des garçons partage une attitude de réprobation. L'un d'eux dit qu'il est content de ne pas avoir Facebook, car il ne veut pas voir les images de ces filles. Dans un atelier de restitution des résultats de l'observatoire de 2013-2014 qui a eu lieu en février 2015, des garçons ont même suggéré que les filles n'avaient qu'à poster des photos en « col roulé », pour éviter les critiques.

Le vêtement des filles se retrouve en effet au centre des attentions.

Il faut pas s'étonner qu'on ait des préjugés (sous-entendu en les traitant de prostituées) vu comment elles sont habillées ! déclare un garçon.

A entendre la plupart des adolescents, l'insulte serait une réponse normale à des vêtements ou à des poses provocatrices. Tous les groupes évoquent le fait que des filles « cherchent » les ennuis, en envoyant des photos provoquantes, « elles mettent des trucs très vulgaires parfois, comme Nabila ». Le modèle de la télé-réalité a été évoqué à plusieurs reprises. Certaines filles prendraient les « stars de la télé-réalité » pour modèle, « alors que ce ne sont pas des modèles », et elles « sont prêtes à dégrader leur image pour faire le buzz ». Dans un tout autre registre, des épisodes (et un personnage) de la série *Clem* ont pu aussi être mentionnés pour renforcer la crédibilité de la responsabilité des filles qui s'exposent et ensuite se plaignent d'être insultées.

Les filles se retrouvent donc devant une injonction contradictoire difficile à dépasser, montrer par leurs photos qu'elles sont capables de plaire, et être fautives dès que le jugement des garçons (et des filles) s'avère négatif. La grande majorité des adolescents ont été implacables dans leurs jugements sur les filles insultées. Un contrôle parental strict voire brutal est alors évoqué à propos des vêtements des filles.

Dans un groupe, les garçons et les filles sont unanimes, ils ne laisseraient jamais leur fille sortir comme ça, « je lui mets une grosse claque » dit Jules, et Martine ajoute que son père « [lui] donne un gros coup de pied au derrière si [elle s]'habille comme ça ! »

Si les filles victimes sont forcément coupables parce qu'elles cherchent à plaire, les tentatives de séduction des garçons attirent au contraire l'empathie. Pour les filles, il est évident que ce sont les garçons qui ont les démarches les plus entreprenantes, et qui contactent des filles qu'ils ne connaissent pas. Mais elles ne le prennent pas mal, « ils font les kékés devant leur pote, mais ils sont gentils ». Il s'agit pourtant de démarches assez envahissantes, puisque « c'est tous les jours ». « Les trois quart du temps je ne réponds pas » ajoute Léa, comme si le travail de maîtrise de soi était tout entier du côté des filles : elles doivent se retenir de poser de façon provocante et se retenir de réagir aux sollicitations intempestives.

Certains garçons dépassent cependant les bornes, soit en envoyant à des inconnues des images de leur sexe, qui rappellent les pratiques exhibitionnistes de sites comme « chatroulette » mais avec un degré d'intrusion supplémentaire puisque ces images arrivent sur un compte personnel, soit en exposant des photos de consommation de cannabis ou d'alcool pour accroître leur image de virilité.

« Les gens se croient trop forts derrière les écrans » déclare Emilie pour expliquer ces surexpositions. Il ressort des entretiens que les filles ne se sentent pas particulièrement protégées, alors que les garçons se contrôlent bien moins sur les RSN. Il arrive aussi que les filles soient victimes d'autres filles.

Le harcèlement entre filles

Un des groupes évoque spontanément la violence verbale de certaines filles sur Internet.

Les filles peuvent aussi s'insulter sur internet, il y en a qui ont du mal à lâcher l'affaire

Quand elles ne sont pas limitées par la crainte de la riposte des garçons, certaines filles seraient prises dans des flots de violence verbale et manifesteraient de l'acharnement. D'autres cas sont évoqués qui débordent de la violence verbale puisqu'il s'agit de captation d'image en violation du droit à l'image avec une volonté d'humiliation :

Perle évoque le cas d'une camarade assez timide, qui était « normale » et « ne cherchait pas à se montrer ». Mais des filles l'ont prise en photo après sa douche dans l'internat en lui arrachant sa serviette. Perle ne sait pas si la photo a été publiée mais la jeune fille en a eu peur et a dû changer d'internat.

Un autre groupe évoque l'affaire Alicia D., une jeune fille qui avait agressé une personne juste pour le plaisir d'être violente et de diffuser la vidéo, mais cela s'est retourné contre elle et les internautes l'ont insultée. Le Huffington Post (26/9/2014) parle même de chasse à l'homme sur internet contre elle et sa bande, suite à la critique virulente lancée par le blogueur Jeremstar. Au final les filles apparaissent les principales victimes du harcèlement de la part des garçons comme des filles. Cela ne veut pas dire que les garçons échappent à toute violence, loin de là, mais ils y sont moins exposés.

6.2 Faiblesse des réactions

Comme nous l'avons vu la première réponse face aux phénomènes d'insultes ou de harcèlement est celle de la culpabilisation des victimes, qui par leur comportement exhibitionniste auraient mérité les ennuis qu'elles rencontrent. On retrouve là des schémas de pensée misogynes qui prévalaient dans les années 1970 avant la reconnaissance du viol comme crime et que l'on pouvait croire dépassés dans un contexte de parité des droits entre les femmes et les hommes. Le récent rapport du comité à l'égalité des femmes et des hommes sur le harcèlement dans les transports montre d'ailleurs l'ampleur des inégalités, et l'ampleur du phénomène, au-delà de la catégorie des adolescents.

Les réactions positives des adolescents pour limiter le harcèlement sur les RSN sont faibles. Interrogés directement sur les solutions à mettre en œuvre quelques pistes ont pu néanmoins être ouvertes.

Complaisance vis-à-vis du harceleur

Chloé connaît une fille, qui n'est « pas une copine », qui a envoyé une photo d'elle nue à un garçon qui était déjà en couple. En réponse, il a capturé la photo envoyée sur Snapchat, l'affichée sur Twitter en donnant son nom, ruinant ainsi sa réputation.

Je demande alors au groupe ce qu'ils pensent de la réaction du jeune homme. Leurs réactions sont alors plus qu'indulgentes :

*Ça se fait pas, mais c'est le risque qu'elle prenait !
Elle est responsable !
Il faut réfléchir à un moment !
Et elle l'a envoyé à plein de gars, ça se fait pas.*

Aucun ne condamne le geste du garçon. Dans une situation où chacun des acteurs a une part de responsabilité, et agit de façon asociale, il est frappant que toute la faute est attribuée inégalement sur la fille.

Solutions envisagées

Filles et garçons reconnaissent recevoir sur leurs comptes des messages appelant à harceler une personne qu'ils ne connaissent pas (souvent une fille). Leur attitude consiste à ne rien faire. Pris dans le flux des messages, ils ne voient pas comment ils pourraient réagir autrement, dans la mesure où ils ne connaissent pas la victime. On retrouve là un des effets du moi non-coopératif favorisé par la société contemporaine.

Certaines filles disent avoir aussi reçu des images de sexe masculin par Snapchat. Comme elles ne savent pas qui les leur a envoyées, elles déclarent qu'elles ne font rien.

Pour la majorité des adolescents, la solution qui s'impose en cas de harcèlement est de supprimer le compte, et de ne plus aller sur Facebook. Il serait donc normal que la victime se prive elle-même de l'accès au réseau. La plupart persistent en effet à responsabiliser la victime et à voir dans l'acte de harcèlement un défaut de sécurisation du compte ou du filtrage des amis. C'est encore à la fille « de ne pas répondre ». Jules pense qu'« il faut passer au-dessus » :

Il y a beaucoup de critiques sur internet, de toutes façons, dès qu'on a une figure bizarre, des petits seins, des gros seins, faut passer au-dessus, on ne peut rien faire » ajoute-t-il. Il y a le droit à l'image, on peut aller devant la justice, mais ça prend du temps.

Philippe lui aussi est assez flegmatique. Il a un cousin qui a piraté son compte et envoyé de sa part un message à une copine, un « je t'aime ». Heureusement qu'il connaît bien cette fille parce qu'elle l'a affiché sur son compte. Il a eu peur du ridicule et des réactions des autres. Mais la fille a compris ce qui s'était passé et Philippe a fini par pardonner à son cousin, car il n'est « pas rancunier ». Le fait qu'il s'agisse d'un cousin avec lequel il entretient des relations affectueuses a permis à la mauvaise plaisanterie de ne pas dégénérer.

Quelques réponses sont cependant plus offensives. Youki déclare qu'elle n'hésiterait pas à faire un signalement à la police. Ventura dit qu'elle préférerait une agression sur internet, parce qu'au moins elle aurait une trace et pourrait aller voir la police, elle en parlerait à ses parents. Louise envisage aussi de menacer la personne coupable d'aller porter plainte, d'en parler avec sa mère pour obtenir l'arrêt du

harcèlement et de porter plainte au commissariat. Alice rappelle qu'il faut le signaler à Facebook - c'est la seule qui y pense- même si « les photos vont rester dans leur dossier et ne jamais disparaître », ajoute-t-elle. Léo envisage une punition pour les auteurs de harcèlement, en leur « supprimant leur compte », solution qui semble en effet raisonnable si la plateforme respectait ses propres conditions d'utilisation.

Comme dans l'expression de prudence vis-à-vis de la sécurisation des comptes ou de la limitation des amis, on peut voir dans ces dernières propositions un impact du dispositif d'éducation aux écrans. Mais les réponses qui envisagent une riposte de la victime auprès des institutions, qu'il s'agisse de la police ou de Facebook restent minoritaires.

Quelques garçons envisagent néanmoins d'employer la force si ça leur arrivait, loin des consignes données par le dispositif Education aux écrans :

*Ils ont pas intérêt sinon...Il fait le geste de trancher la gorge.
Je [le] trouverais, il y a toujours un moyen de retrouver une photo
snap.*

On va lui casser la tête.

Leurs réactions très vives tranchent avec les demi-mesures qu'ils envisageaient pour protéger les filles.

Peu de témoignages de harcèlement vécus personnellement ont été apportés. C'est le cas cependant de Valentine qui était insultée sur Facebook par un garçon qu'elle connaissait, qui résidait dans le même foyer qu'elle. Elle a commencé par essayer de lui parler directement, mais il a refusé. Elle a alors fait des captures d'écran, les a montrées aux responsables et le jeune a dû quitter le foyer.

Très rare mise en cause de la misogynie ambiante

Un groupe composé de 4 filles m'explique pourquoi les snaps érotiques sont si médiatisés. C'est, disent-elles, qu'il « suffit d'aller sur Twitter de taper « snapcoquin », pour en voir ». Elles commentent ensuite en disant que les personnes qui les font ont souvent des « atouts corporels », « elles ont un beau corps » et elles me montrent une photo d'une fille qui montre ses fesses, suivant un raisonnement qui consiste toujours à rappeler que les filles qui agissent ainsi cherchent à plaire. Je leur demande si les garçons en font aussi. Elles reconnaissent alors que quand c'est un garçon qui se photographie torse nu, cela ne suscite pas la même réaction, que quand un garçon trompe sa copine cela ne pose pas de problème, mais, que quand c'est une

filles, elle se fait qualifier de « salope ». Alice en déduit, choquée, que « les garçons ont tous les droits ». C'est le seul groupe où une telle mise en cause est apparue, non pas dirigée contre les garçons mais contre leurs privilèges perçus (enfin) comme abusifs.

Quelques garçons en sont aussi conscients :

« je peux comprendre [que les filles se sentent harcelées], dès qu'une fille a mis sa photo où l'on voit son épaule, y a des kékés qui viennent lui dire t'es qu'une pute, une salope », reconnaît Jules.

L'expression d'une solidarité face à une fille victime de harcèlement est rare, sauf s'il s'agit d'une copine. Clément assure :

« J'ai des amies comme ça. Après on se débrouille pour l'aider. On ne va pas la laisser comme ça »

Faible croyance dans une régulation des RSN

L'idée d'une régulation des RSN émerge çà et là dans les entretiens mais elle est vite perçue comme utopiste, irréaliste, du fait de la raillerie du réseau. Apparemment, leur pratique des RSN banalise tellement l'agressivité et le harcèlement qu'ils ont peine à croire qu'une forme de répression soit active. Force est de constater le décalage entre les promesses de Facebook et le vécu des adolescents rencontrés. A titre d'exemple des engagements de Facebook vis-à-vis des utilisateurs de la plateforme ces extraits relatifs à la sécurité :

« Les utilisateurs s'attendent à ce que Facebook soit un endroit sûr pour communiquer avec leur famille et leurs amis. La prévention et la suppression du contenu indésirable sont donc une priorité »

« L'envoi de contenu indésirable constitue une infraction aux Standards de la communauté Facebook. »⁹

Extrait des standards de la communauté Facebook : « Nous ne tolérons ni le harcèlement ni l'intimidation. Nous vous autorisons à vous exprimer librement sur des sujets et des personnes d'intérêt public, mais supprimons tout contenu semblant viser délibérément l'humiliation ou le déshonneur d'une personne privée. »¹⁰

9

⁹<https://fr-fr.facebook.com/help/287137088110949/> consulté le 27/7/2015

10

¹⁰<https://fr-fr.facebook.com/communitystandards#> consulté le 27/7/2015

La crainte d'une absence de régulation n'est certes pas réservée au web. Les adolescents ont manifesté une certaine peur du harcèlement ou des agressions dans la rue. Certains en ont parlé. La mère de Michel a peur qu'il sorte le soir et qu'il boive. Elle lui demande de ne pas sortir. Ventura a des parents qui ont peur qu'elle sorte le soir, même si elle a un copain. Philippe indique que de toute façon il préférera toujours une soirée avec sa famille à une soirée avec ses amis, même s'il les aime bien, et tout le groupe approuve.

L'accompagnement parental comme sécurité

Nombreux sont ceux qui rappellent que ce qui les cadre le mieux c'est le regard des parents. Ce contrôle porte sur les activités de sortie, les vêtements portés, l'image qu'on a dans la rue. Il porte aussi parfois explicitement sur les pérégrinations sur internet, même si cela se fait rare à leur âge. Une mère a fait un profil pour surveiller sa fille, un frère profite de son rôle de grand frère pour étendre la surveillance à tout ce que poste sa sœur... Il ne faut certes pas généraliser l'acceptation de cette surveillance parentale, car l'adolescence est l'âge de l'autonomisation et tous les adolescents n'ont pas toujours confiance dans l'aide et le point de vue des parents, mais cette réponse est apparue suffisamment présente dans les entretiens pour rappeler que nombre d'entre eux s'appuient sur les recommandations parentales.

Les entretiens qualitatifs ont confirmé que le harcèlement des filles était courant sur les RSN. Ces pratiques sont pourtant contraires aux consignes et aux promesses des grandes plateformes notamment de Facebook. Les dispositifs médiatiques contribuent à valoriser les personnalités non-coopératives soit dans une exposition de soi qui tend à oublier les autres, soit par les multiples formes d'agressivité comme source de divertissement : moqueries, insultes, plaisanteries basées sur des discours discriminatoires. Les fils d'actualité sont aussi un lieu de publication d'appels au harcèlement. Les adolescents semblent avoir accepté cette violence ordinaire qui cible plus souvent les filles. Dans un discours qui fait consensus, les victimes sont accusées d'être responsables de ce qui leur arrive, parce qu'elles s'exposeraient trop. L'attitude de retrait en matière de publication se poursuit face aux agressions verbales. Du fait de cette supposée culpabilité, les réactions des adolescents sont très faibles, sauf lorsqu'il s'agit d'eux. Ils ne croient pas davantage à des formes de régulation venant de la plateforme puisqu'ils constatent chaque jour qu'elles sont

bafouées. Certains sont cependant conscients de la dimension discriminatoire et misogyne de l'organisation des échanges sur ces espaces.

8. Quels accompagnements ?

Chacun des précédents constats pourra nourrir une réflexion sur l'accompagnement nécessaire et renforcer la légitimité et l'urgence d'actions éducatives vis-à-vis des activités numériques des adolescents.

Le constat le plus important est sans doute la gravité des dérégulations des comportements au collège. Tous les adolescents rencontrés ont considéré que le programme Education aux écrans leur avait apporté des éléments d'information et de connaissance importants, tous ont reconnu qu'il les avait conforté dans des attitudes de prudence et que c'était utile, mais tous ont également déclaré que c'est au collège que l'accompagnement serait encore plus utile, vu les imprudences commises et l'ignorance des jeunes.

7.1. L'apport du programme Éducation aux écrans

Les entretiens ont fait apparaître aussi bien des souvenirs conscients des jeunes et des éléments qui ont été intériorisés et qui ont été très probablement ancrés par les interventions réalisées dans le cadre des modules Education aux écrans.

À l'évidence les comportements conscients sont très marqués par une volonté de prudence et chez la plupart une obsession de la surveillance et des risques qui en découlent, qui a été nourrie par les modules d'éducation aux écrans. Ils ont ressenti ces modules comme une forme de mise en garde et tous ont reconnu que c'était important.

De façon plus précise, voici quelques exemples de ce qu'ils ont retenu consciemment et évoqué :

1) La gravité des risques sur Internet, le cyberharcèlement :

Ils ont été frappés par les exemples de suicides de filles suite à des embrouilles sur Facebook. Ils ont pris conscience du risque des arnaques et des faux mails.

2) Des conseils de sécurité :

Ils ont appris comment supprimer leur compte Facebook ; le paramétrage des comptes, la différence entre la publication aux amis et aux amis d'amis, la sécurisation des échanges avec l'affichage du cadenas. Ils déclarent en tenir compte :

« Ils nous ont montré un site pour récupérer des identifiants »

« on fait plus attention »

On a appris à faire attention, à qui on parle, ce qu'on publie...

3) L'impact d'une publication

Ils se souviennent du serious game *2025 Exmachina*. Sans avoir toujours mémorisé le titre du jeu, ils se rappellent son contenu, le principe d'un impact d'une photo plusieurs années après sa publication. Ils évoquent « l'identité virtuelle », l'image [de soi] pour la vie future », l'« image pour le boulot ».

4) Des éléments de connaissance juridique :

Ils se souviennent du droit à l'image. Lire les conditions générales d'utilisation les a beaucoup impressionnés :

Les CGU, on a compris qu'on acceptait qu'ils sauvegardent nos photos, « ça a mis un coup sec »

De ce fait, ils ont parfois transposé l'analyse des CGU de Facebook à celle de Snapchat et se sont dit « c'est la même chose ». Ils savent que les photos qui y sont placées peuvent rester, « ça se garde, c'est sûr, c'est comme les autres réseaux sociaux ».

5) Le fonctionnement des plateformes :

Ils ont retenu le rôle des cookies, qui favorisent les publicités et se souviennent qu'on ne les voit pas sur téléphone.

6) Ils se souviennent des recherches qu'ils ont faites :

Certains évoquent un diaporama sur la recherche sur internet ; un travail sur *Meetic*.

7) Des conseils de santé :

Certains ont été frappés par la nécessité de se protéger des ondes, ils ont compris le fonctionnement du wifi, la différence avec le réseau cellulaire. Depuis, certains font attention au bip qui rend sourd, éloignent le téléphone au début de l'appel, éteignent leur portable la nuit.

7.2. La sous-information au collège

Au collège, ils reconnaissent avoir fait « n'importe quoi », être très peu informés, se surexposer par des publications relatives à leur vie privée, être très souvent harcelés. Ils estiment dans leur grande majorité que cela s'est calmé en lycée. Parce qu'ils ont plus de maturité, ils s'exposent moins et sont moins sensibles aux

critiques des autres. La pression du groupe serait moins forte après le collège. Beaucoup pensent à ce qu'ils ont fait eux-mêmes, et à la situation qui leur semble encore plus grave de leurs frères et sœurs, équipés encore plus tôt, ils en déduisent :

*« il faudrait le faire dès la sixième »
« ça devrait être obligatoire en CM2, ils vont sur internet, ils commencent à aller voir des sites... et là ça commence à être catastrophique »*

7.3. Pistes d'accompagnement éducatif à approfondir au regard des difficultés rencontrées par les adolescents

A partir des difficultés rencontrées par les adolescents des filières professionnelles, voici quelques suggestions de chantiers qui pourraient être développés dans le cadre de la sensibilisation à l'internet ou en relation avec cette formation, au regard de l'ampleur des difficultés qu'ils rencontrent sur les RSN.

Certaines difficultés sont sans doute accrues pour les jeunes engagés dans des filières professionnelles : ils se tournent plus encore que les autres adolescents vers les communications par l'image qui évitent le texte, leur relative lenteur à lire rend leur fils d'actualité encore plus opaques et ennuyeux, leur appartenance aux milieux populaires les prépare moins à affronter les difficultés de la gestion de son image sur des réseaux sociaux ouverts et étendus, ils sont plus enclins que les enfants de milieu plus favorisés à adopter des discours rigoristes et culpabilisants à l'égard des filles et de leur exposition de soi. Mais il s'agit là de différences de degré. Les pistes proposées ci-dessous pourraient sans doute aider plus largement les jeunes à transformer leur rapport avec les RSN : sortir d'une démarche de soumission au conformisme du groupe pour construire des démarches plus responsables, plus proactives.

Sans un renforcement de la régulation publique il semble cependant irréaliste d'exiger des adolescents seuls de résoudre les difficultés éducatives gigantesques que posent ces réseaux.

Développer des formes d'expression personnelle qui ne relèvent pas de l'instantanéité

Il pourrait être intéressant de réinvestir des formes d'expression comme les blogs, qui permet une maîtrise plus grande de la propriété des documents qui y sont placés, et de l'organisation globale de la publication. Le choix des formes de la publication est plus étendu, la dépendance à l'égard de l'instantanéité moindre.

La question de l'identité est au cœur de leurs préoccupations. Les plateformes proposent une version réifiée, formatée des identités. Il serait important de les faire travailler au contraire, à travers des portraits, des biographies, sur la complexité d'une identité, son caractère mouvant, multiple, adaptable.

Développer une culture de l'image dans sa richesse et sa diversité

La diffusion d'indices pris dans la réalité risque de constituer un court-circuit de la pensée, à l'opposé de toute communication élaborée. La pensée suppose réflexion, construction d'un point de vue, distanciation vis-à-vis de ce qui est vécu comme de ce qui est montré. Un travail sur la polysémie de l'image, sur la culture de l'image, à travers la photographie, ou à travers des exercices de construction de mini scénario à partir d'images du quotidien permettrait de rétablir une distance, une ouverture du sens. Il paraît urgent de rendre sensible les jeunes à la multiplicité des manières de capter le réel, de leur faire découvrir l'existence de styles photographiques, afin de répondre au risque de réduction de l'expression par l'image immédiate, telle qu'elle est favorisée par les plateformes, d'ouvrir leur répertoire des régimes esthétiques et du « beau » qu'une plateforme comme Instagram cherche au contraire à formater, tout en profitant de l'explosion de pratiques photographiques.

Réfléchir au mode de publication sur le web et de son lien avec la surveillance

La question du public, de l'espace public, et de la vie privée, du lien entre liberté et vie privée est au cœur des problématiques des RSN. Ne pas tout dire, ne pas tout publier, c'est avoir le droit de se construire hors du regard des autres, de façon libre, en son for intérieur.

Amener les adolescents à réfléchir aux différentes formes de surveillance sur le web, les traces volontaires, les traces involontaires récupérées par les plateformes ; aux enjeux de la surveillance comme restriction des libertés ; réfléchir au sens d'une publication, au-delà de l'espionnage, et aux publications qui font lien avec les autres et peuvent donner lieu à une forme d'échange, voire de collaboration ; organiser de tels échanges sur des sujets d'actualité.

Les adolescents pensent être plus libres que les générations précédentes notamment parce qu'ils peuvent avoir des activités numériques qui ne leur préexistaient pas. Or un certain nombre de leurs usages du numérique loin de renforcer leurs libertés et leur capacité (Senn) accroissent le contrôle du groupe sur leurs faits et gestes, et font apparaître de nouvelles contraintes. Le poids et la rigueur des jugements des pairs sur les vêtements et plus largement l'exposition de soi des filles semblent particulièrement régressifs.

Inventer des modalités de politesse adaptées au web, travailler sur l'image des filles, et l'égalité femme/homme

Internet, du fait de son caractère dérégulé et commercial est devenu pour beaucoup d'adolescents la sphère du ricanement et de la moquerie. Si le divertissement et l'humour sont nécessaires, certaines formes d'humour peuvent porter atteinte à la dignité, véhiculer des stéréotypes racistes, sexistes. L'ampleur des propos sexistes tenus ouvertement pourrait constituer un sujet de vigilance particulière pour les éducateurs.

Le rapport du Haut conseil à l'égalité femmes-hommes dans son avis rendu en avril 2015 « diagnostique le phénomène du harcèlement sexiste et des violences sexuelles dans les transports comme massif, violent et aux impacts négatifs importants » notamment vis-à-vis de la liberté fondamentale des femmes d'aller et venir. Le climat sexiste, la banalisation des insultes contre les filles sur les RSN décrit par tous les groupes d'adolescents rencontrés relève de la même atteinte aux libertés fondamentales et appelle notamment une réponse éducative.

Assurer les filles que quelles que soient leur posture et leur look vestimentaire, rien ne justifie qu'on les insulte. Rappeler à tous que si des représentations leurs déplaisent ils devraient supprimer le contact qui envoie ces images de leur liste, mais ne peuvent les insulter. Rappeler à tous que le fait d'être témoin d'un appel au harcèlement est constitutif d'une non-assistance à personne en danger si l'on ne fait rien.

Comment s'informer sur les RSN, comment valider une information

Les pistes éducatives sur ce sujet sont nombreuses et connues puisque la question de la validité de l'information, de la fiabilité des sources, de la déontologie journalistique font partie du cœur de l'éducation aux médias et à l'information depuis 30 ans. Les entretiens rappellent qu'elles restent d'actualité, et qu'il faut réussir à construire des démarches d'accompagnement ne craignant pas la parole des jeunes, mais sachant répondre à leurs questionnements et nourrir leur culture politique. Ils sont peu au courant du panorama de la presse, de l'existence des lignes éditoriales des journaux, des règles déontologiques et juridiques qui s'appliquent aux journalistes, ce sont également des pistes à investir.

Certains jeunes sont écoeurés par leurs fils d'actualité ou la pauvreté des échanges sur le web et finissent par croire qu'on peut « vivre sans internet ». C'est aussi le rôle des éducateurs de donner des pistes de bon usage. Il va être de plus en plus difficile de vivre sans internet. Construire une culture de l'information, culture citoyenne, reste plus que jamais nécessaire.

Comprendre le fonctionnement des plateformes

Les adolescents ont une idée encore sommaire du fonctionnement de l'internet et des plateformes. Mieux les comprendre, développer aussi leur connaissance de sites d'information fiables, devrait permettre de leur donner davantage confiance dans leurs propres activités.

Néanmoins apparaît un fort décalage entre ce qu'ils ont compris et le comportement qu'ils décrivent (sur Snapchat ou Twitter) montre la nécessité d'approfondir cette connaissance et de construire dans le cadre scolaire des espaces de réflexivité leur permettant de mieux articuler les deux.

Faire le ménage sur ses comptes

Choisir ses amis, trier ses contacts, c'est sortir d'une logique d'ostentation pour une logique d'élection, une évolution qui pourrait être davantage accompagnée, au même titre que le rangement de la chambre ou du cartable car elle va au rebours des injonctions des plateformes. Si les adolescents ont retenu la consigne ils ont le plus grand mal à la mettre en œuvre.

Apprendre à reprendre la maîtrise du temps passé sur les consultations

Les adolescents ressentent une pression du groupe et l'utilisation de RSN leur semble une norme qui s'impose à eux sans nécessairement savoir ce qu'ils peuvent en faire. Un accompagnement pour maîtriser davantage le temps, prendre conscience du temps passé, semblerait utile.

Une meilleure compréhension de la logique des plateformes notamment le rôle des propositions de contacts par l'algorithme de Facebook, pourrait les inciter à davantage de maîtrise.

Bibliographie

ANDREJEVIC M. *Reality TV. The Work Of Being Watched* USA, Rowman Littlefield Publishers 2004

BOYD D. *It is complicated. The social live of networked teens*, Yale University Press Books 2014

CARDON D., DELAUNAY-TÉTEREL H., « La production de soi comme technique relationnelle : un essai de typologie des blogs par leurs publics », *Réseaux*, 2006, n°138, p. 15-71.

DEBARBIEUX E. *Refuser l'oppression quotidienne : la prévention du harcèlement à l'école* Rapport au ministre de L'éducation Nationale de la jeunesse et de la vie associative– Observatoire International de la Violence à l'École, 2011.

DELAVAUD G. « Permanence d'un concept » In Delavaud (Dir) *Permanence De La Télévision*, Apogée 2011 p 9-21

ELIAS N. *La société des individus*, Fayard, 1991.

GRANJON F. et al., « Sociabilités et familles populaires » Une Socio-ethnographie de la mise en contact ,*Réseaux*, 2007/6 N° 145-146, P. 117-157.

HAUT CONSEIL EGALITE FEMMES HOMMES, *Avis Sur le harcèlement sexiste et les violences sexuelles dans les transports en commun* , publié le 16 Avril 2015.

JEHEL S. « Sociabilités numériques des jeunes et mobilités : Un ascenseur social en trompe-l'oeil ?» In *Parcours de jeunes et territoires Rapport* INJEP 2014, Paris, La Documentation Française, 2015.

LICOPPE, Chr. 2002 « Sociabilité et technologies de communication. Deux modalités d'entretien des liens interpersonnels dans le contexte du déploiement des dispositifs de communication mobiles », *Réseaux* 2002/2 (N° 112-113), p. 172-210.

SENNETT R. *Ensemble. Pour une éthique de la coopération* Paris, Albin Michel 2013.

Table des matières

1.....	1
2.Les pratiques numériques des jeunes : quels accompagnements consolider ?.....	1
3.Présentation de l'enquête 2015	3
4.La place prépondérante de l'image dans les activités numériques des adolescents.....	8
1.1 Diversité des activités réalisées par l'image.....	8
1.2Transformation des modalités de communication et réduction des statuts de l'image.....	11
5.Exposition de soi sur les RSN et modalités de contrôle	18
2.1 Entre publication de soi et volonté de contrôle.....	18
2.2 Des pratiques de sociabilité consuméristes	22
6.Les RSN ou la surveillance généralisée.....	24
3.1. « Espionnage » des autres et de soi.....	24
3.2. Précautions affichées ou réelles	25
7.Envahissement du temps par la consultation des comptes.....	28
4.1 Consultation compulsive des alertes.....	28
4.2. Durée extensive des consultations.....	28
4.3. Des RSN qui suscitent l'ennui.....	29
4.4 Une motivation souvent mimétique.....	30
4.5 Le soulagement vient quand la connexion s'interrompt.....	31
8.Une information chaotique sur les fils d'actualité.....	33
5.1.Le rôle majeur des RSN dans l'accès à l'information.....	33
5.2.Personnalisation du fil d'actualité selon les hobbies.....	34
5.3 Quelle qualité de l'information ?	35
9.Banalisation du harcèlement sur les RSN.....	40
6.1 Harcèlement et discrimination au quotidien	40
6.2 Faiblesse des réactions.....	47
10.Quels accompagnements ?	53
7.1. L'apport du programme Éducation aux écrans.....	53
7.2. La sous-information au collège.....	54
7.3. Pistes d'accompagnement éducatif à approfondir au regard des difficultés rencontrées par les adolescents	55